

Lectures

SOMMAIRE

	Page
IDÉAL ET PRINCIPES	
L'adolescent et les lectures... Jean-Paul Pinsonneault	431
ÉTUDES CRITIQUES	
<i>Les cieux perdus et regagnés</i> de Franz Werfel Réjane Soucy	435
<i>L'héritier</i> de Simone Bussières... Jean-Paul Pinsonneault	438
DOCUMENTS	
Les lectures de nos chrétiens.....Mgr Weber	442
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES	
Choix d'ouvrages.....	446
Ouvrages (Voir liste des auteurs, p. 2 de la couverture)	447
BIBLIOTHECA	
A travers le monde des bibliothèques :.....	467
I. Une section de l'A.C.B.F. à Sherbrooke;	
II. La bibliothèque de Sullivan;	
III. La bibliothèque de Mount St. Vincent.	
Pour un système cohérent de bibliothèques au Canada français (suite).....Raymond Tanghe	468

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES
organe du Service des Lectures de l'Action catholique du diocèse de Montréal
Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c., aumônier du Service des Lectures
Rédaction : Jean-Paul PINSONNEAULT, secrétaire du Service des Lectures
Conseillers : M. Théophile Bertrand, Mme Marie-Paule Vinay, M. Benoit Baril,
respectivement président, présidente et trésorier du Service des Lectures.

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement, de septembre à juin. Les dix livraisons de l'année constituent un tome. Le dernier numéro du tome (soit celui de juin), comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés pendant l'année.

2. Les références bibliographiques sont rédigées d'après les règles de la catalogographie. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

Publication autorisée par l'Ordinaire

CANADA :

le numéro \$0.35
abonnement annuel \$3.50

ÉTRANGER :

Abonnement annuel \$3.75

FRANCE : abonnement annuel 900 fr. C.C.P. PARIS 7262.50

FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — PLateau 8335

Société FIDES, 120, Boulevard Raspail — Paris (VIe) — Littré 7385

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

BARRAULT (S.), 458.
BARTEL (P.), 461.
BERGEAUD (J.), 466.
BERTHIER-MADELIN (G.), 464.
BOSSUET, 452.
BOULIZON (G.), 464.
BOYER (Chan.), 466.
BRÉTON (P.-E.), o.m.i., 466.
BROUSSALEUX (S.), a.a., 452.
BUSSIÈRES (S.), 438.
BUTRUILLE (B.), s.j., 466.
CARABIN (A.), 454.
CARACO (A.), 466.
CHEVROT (Mgr G.), 466.
COURTOIS (Abbé G.), 466.
DANEMARIE (J.), 458.
DARDEL (G.), 459.
DAUTRY (L.), 454.
DESMARIS (M.-M.), o.p., 461.
*** Discours et cérémonies de fiançailles et de mariage, 466.
ELIOT (T.S.), 455.
*** L'enfer, 449.
FLONER (J.-B.), 466.
FOLLLET (J.), 455.

FROIDURE (E.), 454.
*** La Frontière occidentale de la Pologne, 457.
GEORGESCO (Chan. J.), 447.
GERVAIS (A.), 460.
GREEN (J.), 459.
HOESL (P.), 464.
HOORNAERT (Chan. R.), 453.
JOURNET (C.), 466.
JUST (B.), 460.
LABAT (P.), 464.
LANCOT (G.), 447.
LAPOINTE (L.-G.), 461.
LECLERCQ (J.), 450.
LETOURNEUX (J.), s.j., 462.
*** Lettres de Pier Giorgio Frassati, 466.
MALET (Dom A.), o.c.r., 452.
MARIE-GABRIELLE (Sr), s.s.j., 464.
McCRACKEN (H.), 465.
MEUNIER (G.), 462.
MOREAU (A.), 465.
MOREAU-BELLECHROIX (M.), 465.
MORELLI (M.-G.), o.p., 458.
NOEL (A.-M.), 462.

ORLANDO, 458.
PIROT (J.), pre, 449.
POTTIER (R.), 462.
PRIM (Abbé J.), 466.
*** Le problème de l'école, 457.
RAHNER (K.) et NIEL (H.), s.j., 466.
RENAUD (D.), 466.
RETTÉ (A.), 450.
RICHOMME (A.), 465.
RIGAUD (M.), s.j., 466.
ROLLAND (E.), 454.
ROMARY (A.-M.), 463.
RONDET (H.), s.j., 452.
STEHMAN (Dom S.), 453.
TERRAZ (R.P. D.), 466.
TERRIER (Dr H.), 448.
TORDEUR (J.), 458.
TREMONT, (R.), 466.
VALENTINO (H.), 463.
*** La valeur religieuse des religions païennes, 455.
VERITE (M.), 465.
VIRION (P.), 453.
WERFEL (F.), 435.
ZUNDEL, (M.), 466.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

L'adolescent et les lectures

Dans *Commencements d'une vie*, François Mauriac dont un critique a défini le génie : « l'adolescence prolongée », parlant de cet âge tiraillé entre les sérénités de l'enfance et les sécurités de l'âge mûr, écrit : « Le cœur jeune a conscience du péril et le cherche ; il jette son cri vers les orages désirés ; mais déjà, sans qu'il l'entende, du plus profond de ce cœur consentant à toute passion, s'élève une Voix inlassable, suppliante, impérieuse ; parfois elle se tait (alors son silence fait plus peur qu'aucune menace). Déjà s'acharne à nous poursuivre un Amour haletant, aussi loin que nous égarent nos convoitises, — un Amour bafoué, mille fois renié, mais qui pourtant sourit dans la sueur et dans le sang de son agonie, parce qu'Il sait qu'Il aura le dernier mot. » Le tragique du drame qui se joue dans la conscience de l'adolescent naît du fait qu'il n'est pas encore le jeune homme chez qui l'amour réalise une certaine motivation, une certaine fusion des énergies latentes. Travaillé de sèves ardentes, épris de rêve et d'évasion, cet être qu'une disponibilité douloureuse charge de chaînes et livre aux plus purs héroïsmes comme aux plus hideuses déchéances, recèle le mystère de sa ruine et le miracle de son salut. Une force vierge implore en lui la délivrance, fut-ce aux prix des plus sanglantes immolations. C'est l'heure du péché et de la grâce, de la tristesse et de la joie, du mépris et de la contemplation, de l'avidité et du sacrifice. Heure décisive s'il en est, où doivent s'exercer et triompher les influences heureuses, parfois salvatrices.

Nul ne niera aux saines lectures le privilège d'une telle action sur l'adolescent tendu de désir, lancé à la quête d'un bonheur promis à sa fidélité. Elles peuvent le préserver de bien des flétrisures, le pénétrer de cet immarcescible cri de l'âme qui, « à travers les fourrés d'ajoncs et de ronces », mène l'homme jusqu'à l'eau vive. Violant de lumière les solitudes âprement interdites d'un esprit en éveil, elles en révèlent les splendeurs et les vestiges, les grandeurs et les servitudes. Loin d'être destinées à procurer à l'adolescent l'aubaine d'une oisiveté déguisée ou à constituer pour lui un accès facile à l'isolement, les lectures doivent le guider dans

la découverte du monde intérieur qui, à cet âge, se révèle à lui, et nourrir chez lui le désir enthousiaste d'un bel idéal.

L'adolescence est l'âge des émerveillements parce qu'elle marque une période de révélation, une halte enchantée où l'enfant décèle en lui un univers insoupçonné. Il se découvre soudain habité par une présence multiple et vivante, écartelé par des forces opposées, soulevé par des enthousiasmes fougueux, brisé par des découragements subits. Telle inclination s'affirme avec une puissance décuplée, tel sentiment puise à une veine ignorée avec une violence nouvelle. On dirait une levée menaçante de tout l'être, quelque insurrection de l'instinct. Le cœur, naguère serein et repu du merveilleux des songes, éprouve un long vertige, s'effare et refuse obstinément qu'on réinvente pour lui les pâles quiétudes de l'enfance. Il opte pour l'insécurité et sacrifie sans remords à une ardente soif de liberté. Rien ne résiste à son insatisfaction ; tout lui devient entraves avilissantes, bourgeoisisme sordide et stagnante médiocrité. Un impérieux besoin d'épanouissement l'oppose à autrui, à la famille qu'il juge une « agrégation d'égoïsmes ». A tout prix il entend être lui-même.

Est-il besoin de compléter l'esquisse pour témoigner de la prudence et de la vigilance qui incombent à tout éducateur dans le choix des lectures de l'adolescent ? Cet être à la recherche d'un équilibre indispensable doit être orienté vers des sources pures car il est de toute première nécessité que l'éveil à un monde nouveau se réalise dans une optique chrétienne. Au lieu de se révéler comme un jardin clos, cet univers intérieur, comme la vie elle-même d'ailleurs, doit s'intégrer dans une perspective éblouissante de joie et de rédemption. Il doit apporter à l'esprit la révélation d'un ordre parfait, au cœur, le gage d'un bonheur réservé aux héroïsmes parfois obscurs de cet âge tourmenté. Hélas ! que de fois, par incurie ou désintéressement coupable, l'adolescent n'est-il pas abandonné à lui-même et guidé par son inquiétude vers les eaux empoisonnées d'une littérature méphitique ! Vautré dans des théories dont son ignorance et un reste de candeur lui cachent la nocivité, il cède progressivement aux charmes fallacieux d'un individualisme et d'un naturalisme délétères. L'indépendance excessive qu'il revendique a tôt fait de se muer chez lui en une révolte inavouée des appétits, au détriment de la morale et de la hiérarchie des valeurs, de l'autorité et de l'unité de la personne. Comme au héros d'Oscar Wilde, Dorian Gray, les fièvres de la passion lui soufflent à l'oreille : « Ah ! tant que la jeunesse est à vous, demandez-lui tout ce qu'elle peut donner. Ne dissipez pas l'or de vos jours. N'allez pas écouter des fadaïses, rêver le soulagement d'irréremédiables infortunes, vous consacrer au service d'êtres vils, ignorants et vulgaires. [...] Vivez la vie merveilleuse qui est en vous ! Que rien de votre être ne soit perdu. Soyez sans cesse à l'affût de sensations nouvelles. Ne reculez devant rien !... » Trop souvent de si funestes exhortations s'inscrivent au principe

d'irréparables déchéances car elles vident peu à peu le cœur de toute énergie spirituelle et livrent leur victime, pieds et poings liés, à l'étreinte inexorable du mal.

Cette prise de conscience objective et réaliste d'un royaume secret et divisé contre lui-même ne saurait demeurer vaine. Elle doit inciter l'adolescent à puiser chez les auteurs virils et exaltants l'enthousiasme pour un idéal élevé. A quoi bon découvrir en soi de magnifiques ressources, de merveilleux dons, si une volonté mesquine de médiocrité en compromet à jamais toute mise en œuvre ? Ici encore, les lectures peuvent être d'une aide précieuse : elles peuvent contribuer efficacement à cultiver de sublimes aspirations au cœur du jeune homme qui expérimente la fascination des cimes, la grandeur des héroïsmes volontaires en même temps que « le dur calvaire des chemins de la liberté ». S'il est un âge de la vie ouvert aux courages et aux dépassements, c'est bien l'adolescence. Les tâches ingrates et périlleuses sont les siennes car seules les belles immolations la délivrent tout à fait. La prière d'Ernest Psichari traduit le cri de tout adolescent : « Si vous le voulez, Seigneur Dieu, donnez-moi la grâce de mourir dans une victoire, et que je voie au ciel votre splendeur ! »

L'idéal s'offre à l'adolescent comme une image de lui-même, tellement harmonieuse et si pleinement satisfaisante pour tous ses légitimes désirs qu'il ne tarde pas à l'aimer et même à se passionner pour elle. La clarté que recèle un tel portrait apporte l'épanouissement du cœur ; elle nourrit une force joyeuse qui fait légers tous les sacrifices. La puissance conquérante d'un bel idéal est telle que, une fois installé dans une âme, il bouscule tout ce qui est inutile, boute dehors tout ce qui le contredit et organise tout le reste en harmonie avec ses propres tendances. Mais, bien que l'adolescent rêve d'anoblir d'amour et d'armer de force sa vie, de l'alléger de prière et de l'enfermer toute, selon le mot d'Albert Samain, « dans la soif de comprendre et la splendeur d'aimer », il peut compromettre à jamais cet idéal au contact d'une littérature malsaine ou même frivole. On ne dira jamais assez avec quelle désolante efficacité, pareilles lectures émoussent la volonté par le spectacle avilissant de leurs pâles héros, arbitres des élégances, préoccupés de la futilité, artificiels dans leurs émotions comme dans leurs attitudes, incapables d'un large sentiment humain, d'une idée noble et généreuse. Quant à la logique sophistiquée de ces fantoches, trop souvent elle fournit prétexte au débordement des passions mauvaises et sert à légitimer les pires excès. Il importe de préciser ici la place de choix qu'occupe le roman au sein de cette littérature dissolvante. « Comme de mauvais aliments qui, gonflant l'estomac, nourrissent mal, sont une cause d'arrêt de la croissance, écrit le P. Albert Goosens, s.j. dans le deuxième fascicule de *Directives*, ainsi la lecture exclusive des romans enraie le développement de la personnalité. Elle habitue le lecteur à se laisser conduire passivement à travers les

sentiments, les sensations, les idées. [...] A ce point de vue spécial, la haute majorité des romans, même les meilleurs, lui sont mauvais. Je ne veux évidemment pas dire que le genre roman, en bloc, est condamnable. Il est d'excellents romans, de véritables chefs-d'œuvre, qui firent un bien intense à certaines âmes. Il n'en est pas moins vrai que le grand défaut du genre [...] est de fausser l'esprit et le cœur du lecteur à l'âge, à l'état d'esprit, à la situation sociale duquel le livre n'est pas adapté ; de le faire vivre dans un monde imaginaire, de l'habituer à ne plus penser ni sentir, ni désirer par activité personnelle, mais uniquement par suggestion étrangère. » Si la lecture exclusive des romans de réelle valeur produit de si désastreux effets, que penser de celle des romans médiocres ou stupides et des romans franchement mauvais ? Aussi naïvement sentimentales ou scabreuses que laborieusement abjectes, ces lectures démoralisent, habituent à vivre par le cœur au détriment de la raison et prostituent l'idéal à la plus navrante médiocrité.

Tout inspirées par la phobie des ouvrages de fiction que puissent paraître ces dernières réflexions, elles demeurent bien propres à témoigner de l'impérieux devoir qui incombe aux parents, aux instituteurs et aux directeurs de conscience de guider l'adolescent vers des œuvres susceptibles de satisfaire son goût des grandes émotions et des passions puissantes, de former son caractère, d'aider au développement de son âme et de lui fournir les notions positives qui font partie du bagage intellectuel de tout honnête homme. Du choix des auteurs dépend pour une bonne part l'épanouissement harmonieux d'une personnalité et l'orientation fructueuse d'une existence. L'adolescent vit des nourritures que décèle ici et là son esprit inquiet d'ardent chercheur d'une vérité qui est lui-même. Or, cette connaissance, dont le processus douloureux entre tous exige de l'enfant qu'il se perde pour se trouver et renonce à lui-même afin de se posséder en plénitude, requiert du sujet une fidélité que peut lui révéler et lui dicter une littérature forte, traversée d'un souffle épique : l'adolescence n'est fidèle au printemps qu'elle porte que par l'espérance et l'audace. Ses victoires comme ses défaillances n'ont de sens que dans cet élan irrésistible de tout l'être vers un idéal qu'une grâce obscure et miséricordieuse s'acharne à sauver. A cette heure d'agonie et de renouveau que marque l'adolescence, il importe qu'une charité vivante épouse chez l'éducateur le don quotidien et lui inspire, par delà le culte déformant des tâches routinières, un zèle à toute épreuve pour un devoir aussi impérieux que celui du choix et de la direction des lectures de l'adolescent. A cette condition, celui-ci prendra possession de son royaume intérieur et en assurera l'unité dans une conquête intégrale et rédemptrice de lui-même.

Jean-Paul PINSONNEAULT

*Les cieux perdus et regagnés*¹

Il est difficile de classer cet ouvrage de Franz Werfel dans un genre bien défini car il tient à la fois du roman et du récit.

La première partie de *les Cieux perdus et regagnés* constitue les mémoires d'un écrivain. Celui-ci se reporte au château de Grafenegg, propriété de ses meilleurs amis, où il avait une chambre bien à lui et passait de longs mois. L'écrivain, maintenant solitaire, trace le portrait d'un de ces êtres exceptionnels qu'étaient ses amis les Argan : des artistes, des âmes fortes et claires, ouvertes à toutes les joies et victorieuses de toutes les médiocrités. Dans ce château, une vieille servante, Têta, sert ses maîtres avec un indéfectible dévouement et une non moins indéfectible réserve. Voilà pourquoi, malgré vingt années de service, elle est demeurée une étrangère à Grafenegg. C'est au hasard d'une conversation avec la maîtresse du château que l'écrivain apprend l'histoire de Têta. Puis une série de catastrophes ramènent toutes les préoccupations sur les Argan dont le fils unique meurt victime d'un banal accident. Les parents désespérés fuient à Vienne des souvenirs trop cuisants. Vient enfin la guerre qui arrache définitivement l'écrivain à ses amis. Nous le retrouvons à Paris, aux prises avec une pesante solitude. Les Argan revivent dans sa mémoire, mais il n'y a que Têta dont il ait pu conserver la trace. Aussi s'accroche-t-il à cette image pour lui si intimement liée à Grafenegg et aux beaux jours regrettés. La deuxième et principale partie de l'ouvrage raconte donc l'histoire de Têta. Une courte épilogue nous ramène à Paris au moment où l'écrivain retrouve enfin ses amis et fait la connaissance de l'abbé Seydel, jeune prêtre qui a connu Têta et l'a assistée au moment de sa mort. Avec lui il se livre à des méditations provoquées par l'histoire de l'humble servante.

C'est surtout dans le personnage de Têta qu'il faut chercher le sens et la valeur de cet ouvrage. L'auteur a certainement le mérite de nous avoir donné là un caractère absolument original, caractère excellemment dessiné, avec un sens psychologique très

¹ WERFEL (Franz). *Les cieux perdus et regagnés*. 2e édition. Traduit par S.F. Hessel. Londres, Ed. Paul Zsolmay [1946]. 295p. 18.5cm.

Pour adultes

profond et au moyen d'une langue alerte, vivante, et d'où ne sont pas exclus, pour la grande satisfaction du lecteur, un humour et une finesse de la meilleure veine. Têta, la vieille servante si humble, si farouche, si simple, Têta qui toute sa vie a voyagé du fourneau à l'évier et de l'évier au fourneau, Têta porte en elle une civilisation qui se dresse, dédaigneuse, en face des grands et des savants du monde moderne. Pour elle, tout est simple et il n'y a pas de questions à poser. Elle sait très clairement ce qu'elle fait, d'où elle vient et où elle va. Pourquoi la vie est-elle bâtie de cette manière plutôt que d'une autre, voilà l'affaire de Dieu, comme c'est l'affaire de Dieu de comprendre les dogmes et les mystères. Quant à elle, son affaire est de travailler à gagner son ciel. Elle doit s'employer à éviter l'enfer, à raccourcir un séjour inévitable mais peu sympathique au purgatoire et à prendre toutes les garanties propres à lui assurer dans l'au-delà un logis confortable. Cette nécessité posée, Têta échafaude logiquement son plan de vie. Pour éviter l'enfer, il y a la messe, les sacrements et les prières, ce à quoi elle recourt avec prodigalité. Mais l'habitude en réduit certainement l'efficacité, d'autant plus que certains petits péchés propres à son métier et vraiment trop agréables pour qu'elle songe à y renoncer semblent à Têta susceptibles de compromettre son bonheur futur. Une affaire aussi grave nécessite de plus sûres garanties. C'est là que prend racine un grand projet : celui de se ménager le secours et la protection d'un ambassadeur de marque auprès de Dieu. Cet ambassadeur sera un neveu de qui Têta se met en devoir de défrayer les longues études conduisant au sacerdoce. Vis-à-vis de ce neveu, pas le moindre sentiment d'affection ou de charité ; il s'agit là d'une affaire d'intérêt personnel. Et le neveu d'écrire à la tante de longues lettres pleines d'effusions de reconnaissance et de demandes d'argent. Têta donne et donne pendant quarante ans, après quoi elle découvre avec désespoir que son neveu, loin de s'être fait prêtre, est devenu un imposteur et un parasite de la plus vile espèce. Pour la tante, c'est l'effondrement complet. Ecrasée sur le parvis de l'église, elle se sent obscurément coupable et rejetée de Dieu. C'est alors qu'elle entreprend un pèlerinage à Rome et qu'elle rencontre sur son chemin un jeune prêtre qui se prend d'amitié pour elle, la soigne, l'entoure et la guide. Têta y voit un signe de pardon et de résurrection. Le jeune abbé Seydel incarne l'image que, pendant quarante ans, elle s'était faite de son neveu. Têta s'ouvre enfin à l'amour, pour la première fois de sa vie. Elle sent sur elle la bénédiction de Dieu et meurt heureuse.

Il est impossible que Werfel ait voulu incarner en Têta le chrétien idéal. Personne ne saurait accepter aujourd'hui une foi si simple et, disons-le, si sèche. Mais Têta rêvait d'une éternité faite à sa mesure, c'est-à-dire d'un endroit où son individualité serait conservée dans le calme et la sérénité. Les hommes savent maintenant la valeur du risque et de la recherche, et c'est pour-

quoi tant de jeunes en réaction violente contre la foi bourgeoise vide et apathique sentent le besoin de « repenser » leur foi : ils acceptent le risque de chercher et de questionner, car ils veulent aimer le Christ de toutes leurs forces ou le renier tout à fait. Il reste toujours la question infiniment délicate de faire dans cette attitude la part de l'orgueil et de la sincérité. C'est ici que s'affirme la position de Têta qui laisse à Dieu le soin de tout comprendre à sa place. Mais le chrétien moderne qui a osé interroger Dieu sans pour cela oublier sa propre condition humaine, le chrétien moderne a sur Têta l'incontestable supériorité d'une vie entièrement donnée dans l'amour. Werfel n'a-t-il pas d'ailleurs voulu marquer sa réprobation pour une religion traitée en compte de banque lorsqu'il nous fait assister à la lamentable faillite du calcul de Têta : elle avait perdu les cieux, mais c'est l'amour qui les lui fait regagner.

Il n'en reste pas moins que, telle qu'elle est, la personnalité de Têta nous offre la richesse d'une foule de vertus de plus en plus rares : dans un monde à l'affût de sensations fortes, d'aventures et de variétés à tout prix, Têta nous propose la patience, la force, la persévérance, la fidélité à soi-même.

La victoire de Têta est surtout remportée sur les athées, les intellectuels incroyants, dont la position est nettement caractérisée par la phrase de Jean-Paul Richter que Werfel a choisie comme épigraphe à son ouvrage : « Il semble que les hommes n'aient tout simplement pas le courage de se représenter vivement leur propre immortalité. » Les hommes ne veulent plus être immortels parce qu'ils ne veulent plus être fidèles à eux-mêmes : ils se hérissent devant la vision de leur être devenu immuable et fixe dans l'éternité. Un homme qui croit à son visage éternellement fixé par la mort, cet homme sent en même temps le devoir d'employer tous ses jours à sculpter ce visage en beauté ; or un tel devoir exige la force, la patience, le sacrifice de tous les instants, mais ces vertus-là ne sont plus de mode. Les hommes veulent maintenant essayer toutes les figures et revêtir tous les aspects. Ils veulent occuper successivement tous les points qui relient les antipodes de la vie humaine. La mort les trouvera sans forme et sans visage, et c'est pourquoi ils appellent à grands cris le néant.

On ne perd sûrement pas son temps en lisant cet excellent ouvrage de Werfel. Il répond à un besoin urgent : éveiller les consciences, secouer la torpeur où s'engloutissent trop de catholiques, proposer l'humilité et la confiance à ceux qui cherchent Dieu avec trop d'âpreté et d'inquiétude, et provoquer chez tous les salutaires méditations propres à assurer une juste restauration de valeurs essentielles trop souvent méconnues.

Réjane SOUCY

L'héritier¹

Un art adolescent résiste mal à l'appât séducteur du péché, aux violences parfois souveraines de l'instinct, et souvent s'avilit par de lâches compromissions. Il semble que le roman canadien, quoique à demi extirpé des langes d'un infantilisme chronique, affectionne jouer l'émancipé et cela, sous des dehors affectés dont la puérilité ne le cède qu'à la présomption. L'évolution de certains de nos romanciers contemporains se résume la plupart du temps à des audaces gratuites, à des hardiesses incongrues, à des bravades de pupille irascible. Avec une stupéfiante assurance, ils identifient largeur de vues, sympathie compréhensive et sagesse avec étroitesse de jugement, basse complicité et dévergondage. Les valeurs de réalisme que leur complaisance prétend exalter et servir ne se réfèrent presque toujours qu'aux exigences les plus serviles d'une nature déçue, à l'illusoire mirage d'une civilisation dont les idoles trônent sur les ruines de l'Homme et de la Vérité. Méprisant ces tragiques réalités que sont la grâce, le risque de la foi et la patiente victoire d'un Amour crucifié, ces écrivains s'essoufflent en quête d'une humanité révoltée contre Dieu et asservie aux tyrannies matérialistes, dans une corruption progressive de la Lumière. « L'héroïsme est ce qui manque le plus à notre littérature d'aujourd'hui, écrivait André Gide. » Or, cet héroïsme auquel l'auteur des *Nourritures terrestres* lui-même se garda bien de nous habituer, comment ne pas le demander à des œuvres inspirées par un milieu où le Bien et le Beau gardent leurs droits ? Il faut tout de même convenir que l'ordure, la hideur et le mal ne constituent pas l'apanage essentiel de toute littérature de qualité puisque, comme l'affirme Joubert avec cette noblesse de sentiment qui lui est familière, « plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme et une âme à Dieu, plus tout cela est beau ». Hélas ! le lecteur cherchera en vain dans le premier roman de Simone Bussièrès autre chose que les relents fétides d'une littérature prématurément gangrenée.

L'Héritier est le miroir fidèle de ces existences « d'esprit charnel et de chair triste », où les plus humiliantes servitudes et les plus tyranniques emprises déflorent outrageusement l'âme et l'asservissent à l'instinct. Voués à leur solitude de créatures pécheresses, les personnages du roman portent avec orgueil la blessure d'un avare égoïsme. Plus que leurs défaillances et leur misère morale, leur cynisme présomptueux nous les rend odieux. Non seulement le péché constitue pour eux l'ambiance vitale, le

¹ BUSSIÈRES (Simone): *L'Héritier*. Roman. [Québec] Ed. du Quartier Latin [c1951]. 195p. 19cm.

climat nécessaire à leur épanouissement humain, mais encore le symbole de l'amour, le mensonge accepté, la perversion savourée d'une charité qui inspire le don intégral. L'auteur se refuse « à envisager les manifestations de la passion humaine à travers les blessures du Fils de l'homme ».

L'union de Pierre Laurent et de Jeanne Simard est stérile. Consciente du péril qui menace leur bonheur conjugal, cette dernière insiste pour qu'on adopte un enfant. Malheureusement, la pensée de donner sa fortune, son cœur, sa vie, son nom à un fils né de parents inconnus révolte Pierre qui, dans un effort désespéré pour sauver un bonheur dont il vit depuis cinq ans et qui déjà s'effrite en lui, forme le dessein de retourner à Louise Breton qu'il délaissa naguère pour Jeanne. Plusieurs années de lutte et de solitude n'ont pu tuer chez cette femme le souvenir de ses vingt ans, de ses rêves et de son amour déçu. Le retour de l'ami la trouve donc démunie, presque vaincue. À peine a-t-elle appris que Pierre attend d'elle un fils, Louise passe outre à la loi divine et se fait un devoir de l'adultère. Une entente est conclue : si le rejeton est un garçon, les Laurent l'adopteront ; si c'est une fille, Pierre pourvoira à la subsistance de la mère et de sa progéniture afin que l'enfant ne passe jamais pour sienne. Un fils naît qu'on soustrait aussitôt au regard maternel. La suite est à prévoir : Louise se meurt d'ennui cependant qu'en elle s'affrontent deux amours rivaux. Une solitude chaque jour plus épaisse la retranche de la vie : elle n'a plus d'amant malgré son grand amour ; elle n'a pas le droit, ayant un fils, de se proclamer sa mère ; elle n'a même plus pour la soutenir dans l'épreuve le trésor de l'amitié. Un jour, en l'absence de Pierre, elle se présente à son foyer afin de voir l'enfant. Malgré son énergie, elle se trahit par une série de bévues malencontreuses. Jeanne apprend la vérité au moment où son époux rentre de voyage. L'émotion terrasse Louise déjà frappée d'anémie pernicieuse ; elle s'évanouit. Madame Laurent pardonne. Et l'amante meurt, abusée jusqu'à la fin par le faux éclat d'un amour coupable.

Ce roman, où l'arbitraire de l'intrigue et la futilité de la forme le disputent à l'impudence des protagonistes et à la dépravation des consciences, n'est qu'un prétexte à une ignoble caricature de l'amour et de ses devoirs les plus sacrés. « L'amour n'a d'existence que pour signifier Dieu, écrit Stanislas Fumet. [...] Il n'est d'amour complet qu'un amour saint. Je veux dire que l'amour ne peut pas se développer hors de son ordre propre, qui est l'ordre de la sainteté de Dieu. L'amour sans Dieu, un amour qui ne tend vraiment pas à Dieu et qui ne s'unira d'aucune manière à Lui, est de l'amour désaxé, de l'amour perdu, parce que c'est de l'amour qui est hors de l'amour. » Or, c'est dans un soi-disant « amour absolu » que Louise Breton, cette « créature de douceur et d'infinie charité », puise « le courage de pécher » pour sauver le bonheur de Pierre Laurent. Persuadée « que

l'amour est l'axe du monde, que tout doit être en fonction de ce sentiment, celui-là même qui a poussé Dieu à créer l'univers », elle a vite fait de mûrir la résolution de se livrer corps et âme au désir égoïste d'un amant d'occasion. « L'amour étant le commandement suprême, peut-il y avoir des péchés d'amour, s'interroge l'héroïne de *l'Héritier* ? Où commencent et où finissent ses droits ? » De telles inepties laissent le lecteur perplexe. Il en arrive même à se demander si la romancière cède à une volonté arrêtée de perversion, se plaît à distiller sous les interrogations un scepticisme puéril ou endigue à des fins servilement commerciales le flot infect des niaiseries aguichantes. Je n'en veux pour preuve que cette page d'un cynisme blasphématoire :

« La mourante avait joint les mains et regardait au loin. Elle revoyait, entre les rives qui lui semblaient en ce moment lugubres et funèbres, le navire à bord duquel elle avait affermi sa résolution d'être mère ! Elle revoyait ce prêtre qui avait fourni à son imagination enfiévrée la comparaison qui, à ses yeux, avait changé la faute en devoir, le péché en charité ! Ce prêtre... il était là... prêt à pardonner !

— Mon père... vous souvient-il qu'un jour... sur un navire de croisière voguant sur le Saguenay, vous avez parlé de Marie, de son rôle de Mère accepté avec toutes ses souffrances ! « Elle sera Mère et cela lui coûtera son Fils ! » Père ! J'étais à vos pieds ! Elle voulait sauver le monde, disiez-vous... Je voulais sauver celui que j'aimais ! Elle a donné son fils... J'ai donné le mien ! Tout ce qui me reste, c'est ce soufflet de vie qui me permet de vous dire que j'ai bu le calice jusqu'à la lie ! Père ! Est-ce que les portes du ciel s'ouvriront aussi pour moi ?

— Mon enfant... à tout péché miséricorde !

— Mais je n'ai pas péché ! J'ai aimé ! »

C'est un comble ! Et digne des quelque deux cents pages limonneuses et nauséabondes que commet l'auteur tout honorée de hanter les antres empuantis d'une littérature de mauvais sentiments.

La déchéance morale des personnages de *l'Héritier* se révèle tellement profonde qu'ils apparaissent voués aux solitudes du mal, liés à l'irrévocable. Leur liberté de créatures rachetées devient un défi à la grâce, la garantie d'une logique diabolique dans l'option. Impossible de concevoir orgueil plus monstrueux que celui qui, non content de nier Dieu et la loi morale, substitue aux voix de la conscience les appels fiévreux de la passion et prend conseil d'une nature déchuée. L'héroïne en est pourtant là lorsque, abandonnée sous des allures réticentes, elle dit à Pierre :

« Ne crois pas que je veuille te bercer de faux espoirs ! Je ne retire pas ma promesse, mais laisse-moi seule, ce soir. Laisse-moi me convaincre que j'ai bien raison d'être tienne ! Laisse-moi me prouver à moi-même que je sauverai ton bonheur. Comprends-moi, Pierre ! Je t'aime et je voudrais que ta vie soit belle comme l'amour même. Je t'aime et ce qui manque à ton bonheur, je veux te l'offrir ; mais ce qu'il me faut te donner pour cela est tellement au-dessus de tout que je dois peser davantage les conséquences d'un don si absolu. Et si demain mon cœur, mon corps, mon esprit et mon âme sont d'accord pour te faire l'offrande totale, nous ne pourrons, ni l'un ni l'autre, nous blâmer mutuellement ni refuser la responsabilité du geste que nous aurons posé. »

Comment Louise Breton parlerait-elle un autre langage puisque, à l'en croire, on ne saurait « aimer et se trouver un jour, après des années d'attente, dans les bras de l'être adoré, sans éprouver cette sensation délicieuse du vertige de l'amour », sans être « grisé au point de confondre le ciel et la terre » ? « Peut-on lutter seulement ? » soupire-t-elle, déterminée d'avance à ne pas essayer. N'en déplaît à l'auteur, ce scepticisme factice teinté d'un fatalisme douceâtre donne le haut-le-cœur. Nantis d'une âme fermée à toute inquiétude et désespérément atablée à la médiocrité, Pierre et Louise émeuvront peut-être le lecteur taré en quête de fadaises poisseuses, mais ils n'inspireront que mépris et dégoût aux esprits assoiffés de lumière et convaincus que les sentes obscures du péché ne conduisent à la délivrance de l'homme que dans la mesure où elles invoquent en lui le miracle de l'Amour miséricordieux. Parce que l'amour dont vit l'héroïne de Simone Bussièrès est une contrefaçon odieuse, il viole chez le lecteur une pureté secrète dont les exigences s'enracinent dans la vocation inaltérable de tout être humain à un Amour supérieur. Une page célèbre de Gustave Thibon, trop souvent ignorée des romanciers contemporains, exprime merveilleusement cette impatience d'absolu et d'éternité que porte l'amour. « L'amour, écrit-il, patauge dans le mirage et l'aveuglement ; l'amour qui s'arrête à la créature ne peut pas voir clair. Les exigences de l'amour et celles de la vérité ne s'harmonisent qu'à travers Dieu. Limités à l'être fini, l'amour et la vérité s'entredéchirent nécessairement. [...] Une seule issue : aimer l'être relatif dans sa relation : cette relation est le pont où l'amour et la vérité communient. A travers Dieu, l'amour comprend et accepte, sans rien perdre de sa fraîcheur et de sa folie, le néant de la créature, et l'intelligence, sans lâcher le fruit amer de ses dissections, prend conscience du message infini enfermé dans les flancs de la plus chétive réalité... »

Que conclure ? Sinon que *l'Héritier*, écrit dans un style habituellement terne et correct, constitue une autre de ces stèles minables à la mémoire de l'amour flétri, une de ces demi-réussites littéraires heureusement vouées à un prompt oubli.

Jean-Paul PINSONNEAULT

BON PREMIER toujours !



Compétence ✓ Efforts ✓
Courtoisie ✓ Justes prix ✓
Voilà le record du PREMIER et du plus important service du genre au Canada français !

Consultez notre catalogue

SERVICE GENERAL D'ABONNEMENT

REVUES
du
MONDE
ENTIER

Benoit Baril
Tel. FR. 7383

4234, de la Roche, Montréal-34

Les lectures de nos chrétiens¹

Mes très chers frères,

La moralité publique a, de l'aveu de tous, souffert pendant les années de guerre ; elle a subi depuis la libération des atteintes plus grandes encore qui ne sont que trop connues. Il y a beaucoup de raisons à cela : j'ai déjà eu l'occasion de les exposer. Je ne veux rappeler ici qu'en passant les films immoraux ou amoraux qui ont été représentés un peu partout, et les spectacles provoquants récents donnés dans la ville épiscopale, contre lesquels toute conscience honnête se doit de s'élever. Le mal est profond. Ce qui le prouve, c'est le fait que les avertissements des autorités religieuses, loin de détourner de ces représentations, risquent plutôt de leur servir de réclame ; tels spectateurs, me dit-on, au sortir des salles, se montrent non pas écœurés de ce qu'ils ont vu, mais déçus de n'avoir pas vu pire encore. Ces faits sont graves, car ils indiquent une déformation des consciences contre laquelle nous devons réagir. Que des militants de notre Action catholique, que les éducateurs multiplient les efforts pour redresser les consciences et leur donner le sens du bien et du mal, le goût de la vertu et de la moralité, il serait à souhaiter que les autorités publiques, gouvernementales et municipales, puissent unir plus efficacement leur action à la nôtre, pour interdire et empêcher des manifestations qu'aucune notion de « liberté des spectacles » ne légitime, car ce sont de véritables poisons de l'ordre moral pour les esprits, les sensibilités et les âmes.

Je voudrais plus particulièrement, dans cette courte lettre, attirer l'attention de tous, spécialement des parents, sur un problème qui est étroitement lié à celui de la moralité : le problème

des lectures de nos chrétiens, surtout de nos jeunes.

I. — Importance des lectures.

A notre époque, les illettrés ne sont plus qu'en nombre infime : c'est un bien. A tous est ainsi donné la possibilité de lire, de s'instruire, de se former, soit dans les connaissances humaines, soit dans la science religieuse. Conséquemment, c'est un devoir pour tous ceux qui le peuvent de lire dans ce noble but : un chrétien moderne doit être un homme instruit ; il ne pourra qu'à cette condition avoir une religion éclairée et remplir son rôle d'apôtre dans le monde. La lecture peut également servir de délassement, de distraction, surtout aux jours de repos : c'est légitime, et nous n'entendons nullement le contester. Les éducateurs et les parents doivent pousser à la lecture ceux qui leur sont confiés, ils doivent leur donner le goût de la lecture enrichissante pour l'esprit et le cœur.

Tout progrès a malheureusement une contrepartie. Les lectures peuvent, lorsqu'elles sont mal choisies, produire des effets diamétralement opposés à ceux que nous venons d'indiquer, principalement chez les jeunes, non encore formés et plus influençables. Ce danger existe même chez les adultes ; qui que nous soyons, nous sommes portés au mal, et ce n'est pas impunément que nous nous exposons à un danger contre lequel nous ne sommes pas immunisés. L'expérience montre, hélas ! que l'adage biblique : « Tout est pur pour ceux qui sont purs » (Tit. 1, 15), adage qui vise les aliments censés impurs, ne s'applique pas aux choses de l'ordre moral : le chrétien n'est jamais dispensé d'être sur ses gardes.

¹ Cette lettre pastorale de S. E. Mgr Weber, évêque de Strasbourg, a été reproduite dans le numéro 1089 de la *Documentation catholique* (25 février 1951).

En principe général, quand les lectures sont totalement insignifiantes, elles font au moins perdre le temps ; quand elles sont dangereuses pour la foi ou les mœurs, elles peuvent être une source de déformation et de difficultés morales ; quand elles sont franchement mauvaises ou immorales, elles sont occasion quasi certaine de fautes graves. Ces effets peuvent être à très longue portée : une lecture qui, sur le moment, n'aurait pas produit d'effet désastreux, peut néanmoins se fixer dans la mémoire, dans ce qu'on appelle le subconscient, et provoquer dans la suite des poussées vers le mal, des crises d'âme ou des chutes. Que d'égarements de jeunes et même d'adultes ont été, sinon toujours provoqués, du moins favorisés par des lectures perverses !

Il est donc nécessaire que chacun, pour son compte personnel, veille aux lectures qu'il peut se permettre. Il est indispensable que les parents et les éducateurs se rendent compte du danger que la lecture peut causer, et exercent une vigilance affectueuse et intelligente sur les écrits qu'ils mettent ou qu'ils laissent entre les mains de ceux qui leur sont confiés. Que de déboires on peut éviter par une action avisée et prudente en cette matière !

II. — Des diverses catégories de lectures.

Les principes que nous venons d'énoncer trouveront une application dans les diverses sortes de publications qui s'offrent à nous.

1. *Journaux.* Il serait à souhaiter que chaque famille chrétienne reçoive et lise un journal catholique d'inspiration, qui lui donne avec les informations légitimes et les nouvelles, un jugement sur les événements du point de vue chrétien, de larges vues sur la vie de l'Eglise dans le monde et sur la vie diocésaine, une nourriture spirituelle et religieuse sous forme d'articles de toutes sortes. Nous avons chez nous des journaux quotidiens, dans les deux langues, qui remplissent parfaitement ce rôle : il est du devoir de l'évêque de les recommander.

A l'extrême opposé, il y a les journaux qui ne doivent pas être lus habituellement par des catholiques, auxquels des catholiques ne doivent pas être abonnés : ce sont ceux que le Saint-Siège a lui-même condamnés,

comme appartenant aux partis marxistes, fondés sur le pur matérialisme et hostiles à l'Eglise. Ce serait une faute encore plus grave que de les propager et d'y collaborer.

Entre les deux tendances se situent les journaux dits neutres ou de pure information. Mon vénéré prédécesseur s'était vu dans l'obligation d'interdire la lecture de l'une de ces feuilles pour des articles hostiles à l'Eglise. Depuis la Libération, les journaux d'information se sont tenus sur un ton plus respectueux, et ont parfois multiplié les informations religieuses, afin de plaire à leur clientèle catholique. Néanmoins, comme je l'ai déjà dit ailleurs, à ne lire habituellement que des journaux neutres, on risque de se créer une âme également neutre ; on risque de ne plus participer pleinement à la vie de l'Eglise, de ne plus rien lire pour soutenir sa foi, choses dont le catholique a besoin. J'ai le regret de signaler que parfois — et récemment encore et bruyamment pour l'un d'eux — on relève dans certains journaux, dits d'information, des réclames pour des spectacles offensant gravement la morale, des appréciations concernant des films ou des livres, qui risquent d'induire en erreur des lecteurs peu défiants ou insuffisamment préparés. On y cite à peine les revendications, cependant légitimes, de l'Eglise de France, par exemple sur l'école. Sommes-nous sûrs, si la lutte religieuse nous était imposée, de trouver un soutien auprès des feuilles qui veulent rester strictement neutres. C'est bien douteux. Que nos fidèles réfléchissent à cela et en tirent les conséquences. Qu'ils accordent leur faveur à des journaux qui défendent nettement la cause catholique. Le moins qu'on puisse exiger de ceux qui croiraient indispensable, pour des motifs graves, de recevoir telle ou telle feuille de pure information, c'est qu'ils aient, à côté d'elle, sur leur table, un journal catholique, si possible un quotidien catholique, tout au moins hebdomadaire, qui corrige l'effet du journal neutre ou supplée à ce qui y manque.

2. *Les hebdomadaires et les revues.* Nombreux sont les hebdomadaires et les revues, de tous les formats, qui circulent chez nous ; là encore la plus grande dissonance existe.

On publie chez nous et à l'intérieur

de la France, spécialement à Paris, d'excellents hebdomadaires et des revues catholiques, ou du moins d'esprit chrétien. Ce sont des imprimés parfois illustrés, intéressants, instructifs et en même temps distrayants. C'est à ces publications que doit aller toute notre sympathie : ce sont elles qui doivent occuper nos loisirs.

A côté d'elles, inférieures à tous égards, une série de revues absolument insignifiantes, qui n'apprennent rien, qui parfois frisent l'immoralité et favorisent la superstition. Il y en a beaucoup en langue française ; il y en a une en langue allemande qui n'est que trop lue dans nos villes et même dans nos campagnes. Qu'on comprenne donc qu'à acheter régulièrement ou à lire ces feuilles, on sert une mauvaise cause ; on perd absolument son temps et on s'abêtit soi-même.

Un chrétien ne doit jamais se permettre d'acheter ou même de lire des publications qui sont franchement immorales¹ : il y a normalement faute grave à le faire. Ce sont de ces choses qui déshonorent notre pays vis-à-vis de l'étranger et qui minent la moralité publique : à fréquenter ces imprimés, on ne peut pas rester chaste. Les pouvoirs publics se sont vus dans l'obligation d'interdire l'exposition aux devantures des magasins et aux kiosques (même la vente aux kiosques des gares) d'un grand nombre de revues licencieuses, véritables dissolvants des mœurs honnêtes. C'est l'impression de ces feuilles qui devrait être défendue par la loi, de même qu'il est interdit de fabriquer et de vendre de purs poisons. Aucun prétexte de « libertés de la presse » ne devrait couvrir ces entreprises si nuisibles à la société.

3. *Les journaux et livres pour enfants.*
Les enfants sont, plus que les personnes âgées, sensibles à tout ce qu'ils entendent et à tout ce qu'ils voient.

Les parents doivent donc veiller à ce que leurs petits n'écourent pas à la radio ce qui pourrait ternir leur âme. Encore plus doivent-ils veiller à leurs lectures : ne mettre ou ne laisser entre leurs mains que des illustrés ou des livres formateurs de leur imagination, de leur cœur et de leur conscience, ou du moins inoffensifs. Sans une vigilance extrême, l'enfant aura bientôt à sa disposition des feuilles déformatrices des âmes, qui traînent partout, et qui risquent de laisser des germes nocifs. Une loi a été votée récemment au Parlement sur l'édition des publications pour jeunes : elle doit être appliquée strictement.

4. *Livres.* Il est indispensable que dans chaque foyer chrétien se trouvent des livres de fond, qui permettent de compléter la formation religieuse reçue au catéchisme et poursuivie par la prédication, livres adaptés au degré de culture de la famille. Un Evangile ou un Nouveau Testament entier, sinon une Bible entière, plus difficile à lire par tous, une initiation à l'année liturgique (grand Missel, Goffiné, Parsch...), un livre sur la famille chrétienne et des livres bien faits sur l'éducation, un exposé de la doctrine de l'Eglise, des livres de piété, comme l'Imitation de Jésus-Christ, des vies de saints ou de héros chrétiens, notre livre de cantiques diocésain, pour chanter en famille aux jours de fête... rentrent certainement dans cette catégorie.

S'il est utile de lire des livres distrayants et formateurs (récits de voyages, mémoires, biographies, œuvres littéraires, même romans honnêtes), il est dangereux pour les âmes, surtout pour les jeunes, de se nourrir de lectures qui risquent d'affaiblir la foi et les convictions morales ou qui excitent l'imagination démesurément et mettent en branle les passions. Il y a des livres qui sont de véritables naufrageurs d'âmes.

¹ Voici en quels termes le Pape Pie XII stigmatise ces sortes de publications : « Une série de publications éhontées et criminelles prépare pour les vices et les délits les moyens les plus infâmes de séduction et d'égarement. Voilant l'ignominie et la laideur du mal sous le clinquant de l'esthétique, de l'art, de la grâce éphémère et trompeuse, du faux courage ; ou bien satisfaisant sans retenue l'avidité morbide des sensations violentes ou de nouvelles expériences de débauche, l'exaltation de l'inconduite en est arrivée jusqu'à se produire ouvertement en public et à s'introduire dans le rythme de la vie économique et sociale du peuple, transformant en objet de fructueuse industrie les plaies les plus douloureuses, les faiblesses les plus misérables de l'humanité. » (Discours du 26 mars 1950 à Saint-Pierre de Rome.)

III. — *Suggestions rapides*

Nous avons, pour les lectures, un effort positif et un effort négatif à tenter.

1. *Effort positif.* Cet effort consiste à donner à nos journaux et à nos revues une valeur réelle, tant pour le fond que pour la forme. Il consiste en une propagande zélée et éclairée en faveur des journaux catholiques, des revues catholiques, des livres catholiques ou du moins moraux. Ce doit être le fait des membres de notre Action catholique et des maisons d'édition elles-mêmes, avec le soutien du clergé : cette action aura avantage à se situer sur le plan cantonal plutôt que sur le plan paroissial, parfois trop petit. Cet effort consiste également dans l'organisation de bibliothèques paroissiales, comme il en existe déjà ; que celles qui ont été détruites soient reprises. Des générosités doivent aider à constituer, à compléter, à développer ces bibliothèques. La Ligue féminine d'Action catholique a fait pour ces bibliothèques un grand effort et elle le continuera encore ; je tiens à l'en féliciter. Cet effort consiste aussi dans l'organisation d'expositions de la presse et de la librairie, comme cela eut déjà lieu à Sélestat et ailleurs : bien organisées, ces manifestations ne manquent pas de succès.

2. *Effort négatif.* Il importe de renseigner les chrétiens, surtout les éducateurs et les familles, sur les journaux, les revues, les livres, d'après leur valeur morale. De même qu'il existe des listes de films avec cotation du point de vue moral, il existe également des listes de publications, avec indication précise de leur valeur ou de leur nocivité pour les diverses catégories de lecteurs (enfants, jeunes, personnes formées...). La direction diocésaine des œuvres est en mesure de renseigner les paroisses et de leur fournir des affiches. L'effort négatif consiste également à surveiller les kiosques de vente, les devantures...

de façon à ne pas y tolérer ce qui est proscrit et à faire intervenir la police, si cela est nécessaire, pour faire respecter des mesures qui ne sont que trop justes. On fera comprendre aux libraires catholiques leur devoir de ne vendre que des publications qui ne risquent pas de pervertir l'acheteur ou le lecteur : leur responsabilité y est engagée. Qu'on fasse appel pour cette besogne de salubrité publique aux Associations protestantes ou même neutres qui se proposent de lutter pour la moralité, comme le « Cartel d'action morale et sociale ». Que les pouvoirs publics, gouvernementaux et municipaux, eux aussi, appuient de plus en plus cette œuvre de redressement : cela fait partie intégrante de leur fonction.

Rien cependant ne serait fait s'il n'y avait un redressement des consciences. On est devenu trop large en cette matière des lectures, comme en d'autres que j'ai signalées au début : tout cela se tient d'ailleurs. Que les consciences des adultes et encore plus celles des jeunes soient assez fermes pour exclure le mal, pour ne pas céder aux sollicitations du vice et de l'incrédulité : qu'ils retrouvent le goût des lectures utiles, formatrices. Ils seront ainsi des apôtres de la cause du Christ et de bons ouvriers du redressement moral de notre pays. Que les parents à la maison, les maîtres à l'école et les prêtres à l'Église travaillent en ce sens, en parfait accord : tous mériteront alors l'éloge de nos Saintes Lettres : « Ceux qui auront conduit beaucoup d'hommes à la justice brilleront comme des étoiles, éternellement et toujours. » (Dan. XII, 3.)

Et sera la présente lettre pastorale lue dans toutes les églises et chapelles du diocèse, à toutes les messes du dimanche 19 novembre 1950.

Donné à Strasbourg, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contresceau du chancelier de notre évêché, le 18 octobre 1950, en la fête de saint Luc, évangéliste.

Le plus beau volume de l'année

HAÏTI LA PERLE NOIRE

par Jean-Charles MAGNAN

252 pages dont 62 de hors-texte

\$2.00 (fr.: \$2.10)

Choix d'ouvrages

Des ouvrages critiqués dans le présent numéro, nous mentionnons sous cette rubrique, quelques-uns de ceux qui sont le plus susceptibles de distraire sainement, d'instruire ou d'élever les lecteurs auxquels ils conviennent. Le fait de signaler ici ces livres ne veut pas dire qu'ils peuvent être conseillés à tous indistinctement, comme on peut le constater en se référant à la critique et à la cote morale.

GÉNÉRALITÉS

LANCTOT (Gustave), *L'œuvre de la France en Amérique du Nord.*

RELIGION

Écriture Sainte

PIROT (Jean), ptre, *Paraboles et Allégories évangéliques.*

Doctrine

*** *L'Enfer.*

Morale

LECLERCQ (Jacques), *Changements de perspectives en morale conjugale.*

Spiritualité

BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile.*

MALET (Dom André), o.c.r., *La Vie surnaturelle.*

Mariage

ROLLAND (Edouard), *Signification totale de la famille.*

Religions païennes

*** *La valeur religieuse des religions païennes.*

SCIENCES SOCIALES

Généralités

FOLLIET (Joseph), *L'avènement de Prométhée.*

LITTÉRATURE

DARDEL (Geneviève), *Le Pont sur la Baconne.*

JUST (Bela), *Allegro barbaro.*

WERFEL (Franz), *Les cieux perdus et regagnés.*

BIOGRAPHIES

LETOURNEULX (J.), s.j., *...et Forain avec les Forains.*

POTTIER (René), *La croix sous les burnous.*

ROMARY (A.-H.), *Vie de la Mère Cécile Kreutzberger.*

Ouvrages

GÉNÉRALITÉS

GEORGESCO (Chan. Jean).

La Presse périodique en Roumanie. Oradea, Ed. « Sfanta Unire », 1936. 188p. ill. carte 23.5cm.

Malgré le français de seconde qualité et quelques barbarismes, cet ouvrage ne laisse pas d'être fort intéressant. C'est l'histoire de la presse périodique en Roumanie depuis ses origines et l'inventaire des réalisations actuelles (1936). Cette revue de la presse donne à l'auteur l'occasion de citer de larges extraits, et de montrer ainsi la courbe de l'opinion roumaine quant à des faits de retentissement international, comme le dogme de l'infailibilité pontificale, et aussi quant à d'autres faits de portée et d'intérêt plus spécifiquement roumains. A.J.

LANCTOT (Gustave).

L'œuvre de la France en Amérique du Nord. Bibliographie sélective et critique. Montréal, Fides, 1951. 185p. 20cm.

Sous une couverture à fleurs de lis d'argent, l'ancien archiviste du Canada, M. Gustave Lanctot, vient de publier, aux Editions Fides, un recueil bibliographique consacré à l'Œuvre de la France en Amérique du Nord. L'entreprise, patronnée par la Fondation Rockefeller et la Section française de la Société Royale, mérite d'être bienvenue du public, parce qu'elle répond à un besoin marqué dans le champ de l'Histoire du Canada. En effet, ainsi que le note l'A., « devant la forêt des livres qui nous sont offerts, aujourd'hui et toujours davantage, le premier geste du travailleur intellectuel et souvent du simple lecteur, en face d'un projet d'étude ou de lecture, consiste de consulter une bibliographie à son sujet ».

Celle que nous offre M. Lanctot, nombreuse de près de cinq cents mentions, couvre le champ de notre histoire et de nos problèmes nationaux, des débuts jusqu'à nos jours. Mais pour se restreindre à des cadres simplement

possibles, elle ne tient compte que des ouvrages généraux et omet les monographies, même les mieux faites, quand celles-ci n'ont pas un titre plus général à figurer dans ce répertoire. L'A. décourage toute discussion à ce sujet, puisqu'il avoue s'attendre à ce que son choix ne puisse « coïncider avec celui de la majorité de son public » (p. 7). Cependant, nous lui dirons qu'il nous semble que le goût de l'érudition aurait pu sacrifier des plaquettes, jugées d'ailleurs sans valeur, au profit d'ouvrages majeurs sur des sujets plus restreints : comme, par exemple, *La Découverte du Canada* et *La Confédération*, du Chan. Groulx, ou le *Jacques Cartier* de la Roncière.

La mise en œuvre divise les sources imprimées (seulement) des « ouvrages généraux d'histoire », qui forment une seconde section, alors que « culture, littérature, beaux-arts et folklore » en forment une troisième, et « questions sociales, politique, institutions, droits, études et problèmes », une quatrième. Enfin, une vingtaine de « guides bibliographiques » sont cités dans la dernière section. Les trois sections centrales ne nous paraissent pas suffisamment « échantonnées », parce que trop générales. En voulant tout concilier, on risque de tout gâter. Le sujet réclamerait plus de subdivisions ou, mieux encore, aucune, pour que le recueil soit vraiment facile à consulter.

Cette bibliographie, étant « critique », une courte notice accompagne chaque titre. La principale partie de cette notice explicite le contenu de l'ouvrage, à quoi s'ajoute un court jugement de valeur, toujours aussi sympathique que possible et juste.

Malgré les quelques réserves que nous nous permettons, nous sommes assurés que cet ouvrage rendra de grands services aux professeurs et aux conférenciers, et aussi, comme le croit justement l'A., aux simples lecteurs. Dans une bibliothèque où plus d'un rayon est consacré aux choses de notre pays, sa présence s'impose désormais.

René GIRARD

TERRIER (Dr H.).

Le transformisme de la pensée catholique. Paris, Ed. du Cèdre [1950]. 238p. 18.5cm.

Le livre du Dr Terrier est presque une gageure. Alors que pratiquement toute la production actuelle est orientée, avec des réserves plus ou moins marquées, vers une solution transformiste, l'auteur se cramponne éperdument au fixisme « traditionnel ». Il aura eu au moins le courage de ses opinions. Mais cela ne suffit pas à qui veut présenter un bon livre. Encore faut-il une réelle maîtrise, surtout en une matière aussi complexe et difficile que l'évolutionnisme. A en juger uniquement par cet ouvrage, on ne saurait dire que le Dr Terrier jouit de cette dernière prérogative, pourtant indispensable.

Pour lui le transformisme n'est qu'un dogme aprioristique, fruit des élucubrations extravagantes et parfois déloyales (ce qui peut être vrai, en partie) de certains pseudo-savants en mal d'innovation, voire même de scandale. Il sape leurs théories en contestant la valeur de leur argumentation : données paléontologiques, séries de formes, types intermédiaires, anomalies, monstruosités et organes rudimentaires, loi biogénétique de Hæckel, etc., toutes choses qui, au dire de l'auteur, n'offrent aucune garantie sérieuse. Au fond, la position de M. Terrier n'est pas dépourvue d'intérêt. Faisant saillir les faiblesses de la théorie transformiste, elle nous rappelle que celle-ci n'est pas absolue. L'auteur contredit, parfois de façon originale, les tenants du transformisme.

Peut-on dire qu'il les réfute ? Je ne le crois pas car objection n'est pas réfutation. De plus, cette étude manque de nerf. Les vues de M. Terrier sont trop unilatérales pour inspirer confiance. On aimerait plus d'objectivité dans l'exposé des questions et une plus ample information dans la formulation des objections. Les opinions de MM. Salet et Lafond, polytechniciens, et de M. Vialleton lui-même, ont peut-être une certaine valeur. Je doute fort cependant qu'à eux seuls ils constituent une autorité irréfutable en cette matière. C'est pourtant sur eux, et à peu

près exclusivement, que s'appuie le Dr Terrier. Il ne fait aucune mention, par exemple, de l'ouvrage remarquable de M. Rémy Collin : *Mesure de l'homme* [in-8 de 336p. Paris, Albin Michel, 1948]. Traitant de la question sur le plan scientifique, M. Collin conclut : « Le transformisme n'est pas un fait, mais l'interprétation d'une collection incomplète de faits historiques qu'on peut relier par des courbes dont quelques points seuls sont déterminés, ce qui entraîne des interpolations. D'autre part, la partie initiale de ces courbes, correspondant à l'origine de la vie et des premières espèces vivantes ne peut être tracée que par extrapolation. Dans ces conditions, le transformisme, malgré sa plausibilité et même sa probabilité, reste un point de vue logique, une théorie scientifique soumise à plus d'infirmités peut-être que n'en comportent les théories qui concernent le monde inorganique » (p. 113-4). Une telle conclusion, nuancée et judicieuse, sans concéder au transformisme une valeur dogmatique intangible, ne le rejette pourtant pas de façon absolue. Elle lui reconnaît même une certaine probabilité, ce qui contraste violemment avec les positions radicales et intransigeantes du Dr Terrier.

Pour exacte qu'elle soit dans certaines de ses pages, l'étude de ce dernier est trop superficielle ; elle n'autorise pas un rejet définitif du transformisme, comme le prétend l'auteur. Je serais tenté de dire que sur le plan scientifique les conclusions du Dr Terrier dépassent ses prémisses. Il conclut à l'impossibilité de l'évolutionnisme, alors qu'il ne peut conclure qu'à sa non-certitude. Il déborde aussi le domaine de la science quand il veut montrer l'accord qui existe entre sa position et la « pensée catholique ». L'auteur adopte de nouveau des vues unilatérales tout à fait incomplètes. Loin de circonscrire la question, il n'en retient qu'un aspect en s'appuyant sur l'opinion du Cardinal Ruffini. Or la pensée d'un théologien est la pensée d'un homme et ne saurait être considérée comme « la pensée catholique ». Et cela, d'autant plus qu'un théologien aussi orthodoxe et aussi avisé que l'abbé A. Michel considère l'étude du Cardinal Ruffini comme plutôt « rigide ». Cet auteur, d'ailleurs, dans son analyse sur l'exégèse de l'histoire bi-

blique et la création de l'homme ne tient aucun compte des derniers documents parus sur ce sujet : l'encyclique *Divino afflante Spiritu*, la célèbre lettre du P. Vosté au Cardinal Suhard et les dossiers du Saint-Père aux membres des Académies pontificales, en novembre 1941 (A.A.S., 1941, p. 506-7). Dès lors les positions du Cardinal Ruffini paraissent sujettes à caution, et du même coup l'autorité que leur confère M. Terrier se trouve notablement diminuée. Peut-on dire en effet qu'une étude qui ignore de tels documents représente encore « la pensée catholique » ? Assurément non.

De plus M. Terrier a le tort de ne pas distinguer suffisamment les problèmes qui se posent à la théologie. Autre chose est « la pensée traditionnelle » et « la pensée catholique », autre chose l'évolutionnisme et le monogénisme, le créationnisme et le fixisme. L'auteur englobe toutes ces théories dans un jugement imprécis, et donc contestable. Pour comprendre combien « la pensée catholique » déborde le cadre étroit que lui assigne le Dr Terrier, il n'y a qu'à jeter un rapide coup d'œil sur les conclusions remarquables formulées par un théologien aussi compétent que le Père Marozzi (*Evoluzione o Creazione*, in-8 de 244p., 3e éd., Milan, 1948).

Sur le plan scientifique l'auteur pouvait opter pour la position qui lui semblait la meilleure, libre à lui. Mais lorsqu'on touche à « la pensée catholique », il faut prendre garde de la confiner dans des limites trop restreintes. Qu'on dise que certains théologiens pensent ainsi, fort bien. Qu'on dise que telle est la pensée théologique est autre chose !

Sur le plan de la science comme sur celui de la pensée catholique, ce volume ne donne que des aperçus partiels. La lecture rappelle au moins les faiblesses du transformisme et, de ce fait, présente de l'intérêt. Il reste toutefois que ce livre est fort incomplet, et quiconque le lit doit en tenir compte.

P.-E. CHARBONNEAU, c.s.c.

RELIGION

Écriture sainte

PIROT (Jean), ptre.

Paraboles et Allégories évangéliques.

La pensée de Jésus. Les commentaires patristiques. Paris, Lethielleux, 1949. 508p. 22.5cm.

Les Évangiles sont une source inépuisable de Vie pour celui qui veut s'approcher de Dieu ; ils s'avèrent aussi féconds pour l'ouvrier et le technicien que pour l'étudiant et le savant. Jean Pirot, professeur d'exégèse au grand séminaire de Marseille, le prouve après tant d'autres dans *Paraboles et Allégories évangéliques*.

Ce fort bouquin est d'un maître qui ne parle qu'après avoir pensé, s'être documenté et avoir mûri sa pensée dans une longue méditation. En nous situant dans le cadre de la pensée orientale et donc originale de l'Évangile, l'auteur obéit plus à son souci de la vérité qu'au désir d'apporter du nouveau. Cet ouvrage où l'érudition ne nuit aucunement à la clarté de l'exposé constitue un livre facile où les hommes de bonne volonté, quels qu'ils soient, lettrés ou non, chrétiens ou non, pourront respirer l'air pur de l'Évangile.

Paraboles et Allégories évangéliques se divise en cinq chapitres. Le premier reconstitue le plan historique des paraboles dans la vie de Jésus ; quant aux quatre autres, ils étudient chaque parabole selon les règles de la technique exégétique. Suivent des appendices lumineux, indiquant, dans une brève synthèse, les principes qui ont guidé l'auteur dans son travail : 1. *Paraboles et Allégories dans les littératures antiques* ; 2. *Comportement de l'esprit utilisant comparaisons et paraboles* ; 3. *Comportement de l'esprit s'exprimant en allégorie* ; 4. *Méthode d'exégèse des paraboles et allégories* ; 5. *Sens littéral, sens dérivé*. Enfin, une courte bibliographie cite les travaux essentiels de l'exégèse en cette matière.

G. SAINT-GERMAIN, o.s.m.

Doctrine

* * *
L'enfer, par Michel Carrouges, C. Spicq [etc.]. Paris, Editions de la Revue des Jeunes [1949]. 357p. 18.5cm. (Coll. *Foi vivante*). \$2.10 (par la poste \$2.20)

Voilà un livre de grand intérêt. Il répond à des questions que tous et chacun se posent très souvent sur l'existence de l'enfer, les damnés et les souffrances qu'ils y endurent. Nous abordons ces sujets, extrêmement délicats

parce que souverainement intrigants, avec des spécialistes de tout premier ordre et des plus orthodoxes.

Le premier article, *Images de l'enfer dans la littérature*, par Michel Carrouges, et le dernier, *l'Enfer et la mentalité contemporaine*, par Jean Guitton, se rejoignent par leur portée pratique, essentiellement liée à la vie de notre temps *La Révélation de l'enfer dans la Sainte Ecriture*, par C. Spicq, o.p., *les Pères de l'Eglise en face des problèmes posés par l'enfer*, par Gustave Bardy, et *le Dogme de l'enfer et la théologie*, par Ch.-V. Héris, o.p., racontent la genèse du dogme de l'enfer, à partir de ses origines les plus reculées jusqu'à la définition, bien expliquée et bien délimitée, du magistère infaillible. Enfin, le plus court article du volume, article d'une valeur toute documentaire, *l'Enfer dans l'art*, par Bernard Dorival, termine le traité.

Plusieurs trouveront dans ce livre une mise au point ferme et explicite, essentielle à un réajustement urgent de leurs idées sur l'au-delà. A notre époque de matérialisme outrancier, on néglige sciemment la pensée des fins dernières. On a beau s'enliser, s'étourdir pour n'y rien voir, elles n'en restent pas moins le terme inéluçable de tout et de tous. L'égoïsme insondable de notre siècle, sa littérature athée, sa science orgueilleuse, son rejet calculé de la religion de l'Amour, tout nous donne déjà une terrible image de l'horreur du mal, des raffinements sataniques de la puissance des Ténèbres, vision anticipée de l'enfer, « funeste destinée dont il (le pécheur) est le seul responsable et que Dieu n'a fait que sanctionner dans sa justice en respectant jusqu'au bout la liberté de sa créature » (Ch.-V. Héris, o.p.).

J.-P. BEAUSOLEIL

RETTÉ (Adolphe).

Du diable à Dieu. Histoire d'une conversion. Préf. de François Coppée. Bibliographie et étude sur A. Retté par F. Martin d'Auxois. Paris, Editions Messein [1948]. 233p. portr. front. 19cm.

L'auteur consacre ce volume au récit de sa conversion. Il évoque les magnificences de la Grâce et les merveilles de l'Amour divin. Il laisse soupçonner aussi les transes par lesquelles

passent les incroyants car, si les fidèles sont d'aventure tentés contre leur foi, que dire des angoisses de ceux dont les théories s'écroulent sans que rien ne vienne les étayer. Le style, correct et poli, est cependant maniéré et chargé, sentant fort son début de siècle.

Ce livre d'une valeur apologétique réelle s'ouvre sur une préface de François Coppée et se termine par une étude biographique et bibliographique de F. Martin d'Auxois. A.J.

Morale

LECLERCQ (Jacques).

Changements de perspectives en morale conjugale. Ed. Association du mariage chrétien. 44p. 21cm. \$0.40 (par la poste \$0.45)

Dans cette brochure, M. le Chanoine Leclercq touche avec sa maîtrise habituelle aux points les plus épineux que posent pour le moraliste les conditions actuelles de la vie conjugale. Son but est de « dissiper le trouble du prêtre » et la perplexité dans laquelle celui-ci peut se trouver par suite de l'acuité du problème. Ces pages, publiées pour venir en aide aux prêtres, confesseurs et théologiens, supposent donc une certaine maturité philosophique, théologique et pastorale sans laquelle on ne saurait les aborder en toute sécurité.

Trois courts chapitres composent ce fascicule. Le premier fait le point entre les aspects nouveaux et les positions traditionnelles. L'auteur applique ici à la morale conjugale la théorie lumineusement développée au chapitre IX de son livre *l'Enseignement de la morale chrétienne* (Ed. du Vitrail, Paris, 1950). A la lumière des principes déjà exposés, il explique la conception « unilatérale » qu'on s'est fait de la morale conjugale, et sa réduction au problème de l'acte charnel, ce qui a conduit à voir uniquement dans le mariage un remède à la concupiscence. Le moraliste montre ensuite l'immutabilité de la doctrine de l'Eglise en cette matière et note l'objectivité qui doit être le fait de toute morale.

Le second chapitre de l'ouvrage est consacré à la spiritualité conjugale. Si l'on ne peut changer la loi morale, il reste qu'un changement de perspectives peut devenir nécessaire par suite de nouvelles conditions de vie. Ainsi

s'explique, en morale matrimoniale, le développement de la spiritualité conjugale. Le mariage n'est plus seulement considéré comme « une fornication permise » mais comme une voie de sainteté. Il est une union dans l'amour qui doit aboutir à un amour mutuel plus intense ainsi qu'à la procréation et à l'éducation d'enfants qui seront le couronnement de cet amour. De cette reprise en bref du magnifique exposé déjà produit dans *Le mariage chrétien* (Casterman, Paris, 1949), l'auteur tire des conclusions assez audacieuses qui posent le problème sous un nouvel angle : le mariage étant ainsi considéré. « la règle de chasteté s'inscrit dans l'ensemble de la règle morale et la vie conjugale doit aussi sauvegarder d'autres valeurs ». Elle doit assurer l'harmonie du foyer, respecter les conditions de la fécondité saine et la loi de continence.

Le conflit, dès lors, devient facile. Lorsque la seconde loi oblige à observer la continence et qu'à un moment donné la première loi commande à l'époux de manifester à l'épouse son amour, il s'ensuit que le mari se met très souvent dans l'occasion prochaine de pécher. L'époux peut-il ainsi s'exposer sans qu'il y ait faute? Se basant sur les principes de la morale générale M. le Chanoine Leclercq répond dans l'affirmative. La charité prime la chasteté. Et lorsqu'un devoir de charité et un devoir de chasteté sont également urgents le premier doit l'emporter. Principe vrai en soi. Mais peut-on tenir qu'habituellement l'époux puisse ainsi s'exposer? Cette partie mériterait d'être étudiée dans le détail.

Puis le moraliste applique à la question des rapports conjugaux la théorie de l'irresponsabilité. « Les théologiens, dit-il, après l'avoir étendue à beaucoup de domaines, se refusent à l'appliquer ici. Et nulle part, semble-t-il, elle ne peut jouer avec plus d'à-propos, étant donné la violence des appétits. » L'auteur exige donc qu'on en tienne compte ici. Bien plus, il veut qu'au besoin on n'hésite pas à redresser les consciences à ce sujet. Il précise cependant que, à côté de chrétiens fervents qu'on doit instruire, il existe des chrétiens peu fervents avec qui on ne doit pas parler d'irresponsabilité. Il ne dit malheureusement pas un mot de la classe intermédiaire, peut-être la plus nombreuse. Quelle conduite tenir envers elle? Par

bonheur, M. Leclercq donne plus loin deux règles générales de nature à faciliter la solution du problème : l'orientation générale de la vie du pénitent ; l'absence de péché antérieurement aux circonstances actuelles, en même temps que le regret d'un tel état de chose. Quelques réserves sur la méthode Ogino terminent ce chapitre. Rien de neuf en cette matière. Quant à la méthode de Chanson, dite de « l'étreinte réservée et du blocage à l'oriental », il n'en est parlé qu'incidemment. On se serait attendu à un jugement plus élaboré sur ce système qui suscite indéniablement de graves problèmes d'ordre moral et spirituel.

M. le Chanoine Leclercq donne d'excellents conseils pour le confesseur : délicatesse et prudence en matière conjugale. Les jeunes prêtres surtout liront ces pages avec avantage.

Enfin, le chapitre troisième traite de la natalité. Pages précieuses qui rassureront plus d'une conscience sacerdotale inquiète, et qui orienteront l'enseignement des prédicateurs. La fécondité pour la fécondité n'est pas à approuver. Il faut une fécondité saine et raisonnable. Trois items entreront en ligne de compte pour déterminer la conduite des époux : la santé de l'épouse et celle des enfants qui naîtront d'elle ; les possibilités d'éducation ; les possibilités économiques du foyer. Une famille très nombreuse ne s'impose pas ; il faut une famille convenable. En terminant, l'auteur démantèle deux sophismes qui abritent généralement la théorie de la famille « absolument » nombreuse : le providentialisme brutal et la « monstruosité métaphysique » ainsi formulée : « mieux vaut être que ne pas être ».

Cette brochure s'impose à l'esprit de tous par sa vigueur et sa netteté. Et si le problème n'est pas radicalement résolu, il reste certain que les audacieuses conclusions de M. le Chanoine Leclercq le font beaucoup avancer. On discutera sûrement autour des idées émises ici, mais cela même est un bien puisque de ce choc d'idées jaillira la lumière. Cette plaquette n'est certes pas à répandre dans le grand public, à cause des nuances assez poussées qu'elle contient et qui sans doute échapperaient à beaucoup. Une grande prudence s'impose dans sa diffusion.

P.-E. CHARBONNEAU, c.s.c.

Spiritualité

BOSSUET.

Méditations sur l'Évangile. Montréal, Fides, 1950. 2v. 16cm. (Coll. *les Maîtres de la Spiritualité*).

Parlant des *Méditations sur l'Évangile*, M. Joseph Dedieu, dans le premier tome de la *Littérature Française* (Larousse, 1948) écrit : « Qui n'a pas pénétré la force, la suavité et le lyrisme de ces [...] livres ne connaît pas Bossuet. Il s'y révèle tout entier ; il y découvre le fond de sa nature, qui est la tendresse dirigée par la raison. [...] le fruit de la dévotion de Bossuet. [...] Bossuet n'a rien écrit de plus tendre, de plus simple à la fois et de plus haut, rien où la poésie se répande en nappes plus larges. Eperdu d'amour et de reconnaissance pour son Sauveur, il trouve les mots les plus profonds, les accents les plus émouvants. [...] Cette ardeur qui ne se contient plus jette sur son style une sorte de coloris romantique, et lui imprime un frémissement que l'on ne retrouverait sans doute à cette date chez aucun des plus grands classiques » (p. 422).

L'illustre évêque de Meaux, le prince des orateurs sacrés se fait notre intime, notre confident, dans ces trois cent trente-huit méditations sur l'Évangile. Ce sont autant de colloques entre Notre-Seigneur et l'âme chrétienne. Au cours de ces commentaires précis, détaillés et pratiques du sermon sur la montagne et de la dernière semaine du Sauveur, Bossuet enseigne aux catholiques « la voie, la vérité, la vie » puisées à la source même des enseignements du Christ. Son style, puissant comme sa pensée, surprend souvent par ses allures directes et ses mots vifs et crus ; il n'en est que plus clair et plus persuasif.

Il convient de féliciter les Editions Fides d'avoir ajouté ce classique de première valeur à leur collection *les Maîtres de la spiritualité*. On ne pratique jamais assez le culte des génies, et un contact étroit avec la pensée de Bossuet, par ces *Méditations sur l'Évangile*, ne peut qu'élever l'âme et accroître l'amour de Dieu.

J.-P. BEAUSOLEIL

BROUSSALEUX (S.), a.a.

L'Évangile de Marie. Paris, Bonne Presse [1948]. 187p. 19cm.

Le grand mérite de ces pages, c'est leur objectivité. Ici, point d'inspiration puisée dans les Évangiles apocryphes, point de récits où l'imagination joue un plus grand rôle que l'Histoire, point, non plus, de développements théologiques sur les vertus et les privilèges de Marie.

L'auteur prend tout simplement l'Évangile et l'ouvre aux endroits où il est question de Marie. Il donne de ces passages, un commentaire discret, vraisemblable, d'après le contexte immédiat ou l'ensemble des Évangiles. Le tout se termine par une application courte et judicieuse à notre vie moderne. Les âmes religieuses, comme le commun des fidèles, en tireront grand profit.

Adrien-Marie CIMICHELLA, o.s.m.

MALET (Dom André), o.c.r.

La Vie surnaturelle. Ses éléments. Son exercice. 3e édition. Toulouse, Apostolat de la Prière [1947]. 234p. 19cm.

Voici un livre qui ne requiert plus de présentation. La première édition date de 1933. La deuxième, parue dès l'année suivante, est rehaussée d'une lettre-préface du Cardinal Lépicié, et de la haute approbation d'Éminences Cardinaux, Archevêques et Evêques de France.

L'auteur, abbé de Sainte-Marie-du-Désert, expose avec limpidité les deux éléments de la vie surnaturelle, le divin et l'humain, et leur mutuelle harmonie dans l'exercice de la vie surnaturelle. Susceptible de faire du bien à tous, ce livre sera particulièrement apprécié, à cause des fondements philosophiques qu'il suppose, par les professeurs et les élèves de nos Séminaires et Scolastiques. La forme catéchistique que l'auteur lui a donnée en fait un excellent manuel de spiritualité.

Adrien-Marie CIMICHELLA, o.s.m.

RONDET (Henri), s.j.

Mère de la Divine Grâce. Toulouse, Apostolat de la Prière [1949]. 156p. 19cm.

Voici un mois de Marie qui, dans le cadre traditionnel des Litanies de Lo-

rette, porte en soi les secrètes inquiétudes et les intimes aspirations de l'homme moderne.

Le P. Rondet, professeur au Scolasticat de Fourvière, commente les diverses invocations à la Vierge, d'après les sources les plus sûres : Ecriture Sainte, théologie et tradition.

La richesse du fond s'allie dans ces pages à l'agréable simplicité de la forme. Le style d'un beau naturel touche et ravit. A l'encontre de tant d'ouvrages, même religieux, où la pensée est si diffuse et si ténue qu'elle se perd dans un fratras de mots, ce livre constitue une mine très précieuse pour l'oraison et la prédication.

Adrien-Marie CIMICHELLA, o.s.m.

STEHMAN (Dom Samuel).

Le voyage à l'ancre. Préf. de Gustave Thibon. Casterman [1950]. 105p. 19cm.

La lecture de ce journal de quatre années d'ascension spirituelle d'un converti devenu moine bénédictin, invite à la méditation des grandes vérités et raconte une expérience profondément humaine du dépouillement exigé et effectué par l'amour de Dieu dans le cœur de l'homme. Un « voyage à l'ancre » ne saurait être qu'un voyage en profondeur.

Aucune mièvrerie, aucun jansénisme dans cette prise de conscience du néant de soi et du tout de Dieu, mais une sincérité et une objectivité qui font l'intérêt exceptionnel de ce journal personnel. Il est donc d'une riche valeur spirituelle et mystique.

P. MARIE-ANTOINE, o.f.m. cap.

VIRION (Pierre).

« *Le Christ qui est Roi de France* » (Pie X). Paris, Editions Saint-Germain [c.1949]. 187p. 19cm.

Cet ouvrage étonnera, tellement le sens de l'Etat chrétien se perd. M. Pierre Virion écrit : « Le monde à la dérive attend un ordre où la notion vraie de l'Etat, où l'alliance de la loi, du devoir et de la liberté ne soient plus des thèmes déclamatoires, où la hiérarchie reparaisse soutenue par un droit qui ne soit plus un légalisme désincarné ; il attend que la famille recouvre sa priorité de nature, les sociétés leur caractère familial, le travail une dignité qui ne soit plus ni la contre-

façon de la justice ni le masque de l'anarchie ; il attend enfin que l'économie soit humaine et morale. » N'appartient-il pas à la France d'engendrer un tel renouveau, de se mettre à la tête des nations, se demande l'auteur, puisqu'elle a été marquée du sceau du Christ, il y a quinze siècles, et de la protection de la Vierge ?

Ce petit bouquin, écrit en une langue alerte et vigoureuse, rappelle des vérités oubliées mais qui n'en sont pas moins probantes et actuelles. L'auteur, par des exemples nombreux, établit ce que la royauté catholique a édifié pour la France et, par voie d'opposition, démontre ce que la négation de toute autorité, la libre pensée, la haine du Vicaire du Christ, ont engendré de perturbations politiques, sociales et morales.

Les dernières pages sont consacrées à la vocation de la France, commencée à Tolbiac et continuée à Paray-le-Monial, à Lourdes, etc.

Ouvrage d'un grand catholique qui sait écrire et penser, qui aime la France et souffre de son rôle spirituel amoindri. Ce message, surtout dédié aux Français, indique les conditions du relèvement de la Fille aînée de l'Eglise.
R.L.

Liturgie

HOORNAERT (Chan. Rodolphe).

Le bréviaire, prière de tous. Préf. de D. Théodore Nève. 2e édition. Bruges, Beyaert [1947]. 139p. ill. 20cm.

Le bréviaire, instrument de prière vocale, manuel de méditation, recueil d'oraison affective, soutien de l'oraison contemplative : voilà les grands thèmes de cet ouvrage qui, tout hardi qu'il puisse paraître, n'en est pas moins fort juste.

Que le bréviaire soit un instrument de prière vocale, nul n'en doute : c'est la prière officielle de l'Eglise, et elle se doit nécessairement d'être vocale. Les trois autres affirmations sont abondamment étayées par des arguments de raison et surtout par l'exemple des saints. En cette matière, ne sont-ils pas la suprême autorité, eux dont la vie s'identifie de plus près au Christ, le chantre parfait des louanges divines ?

La lecture de ce petit livre est une pressante invitation aux laïcs à se familiariser avec le bréviaire. Quant à ceux

à qui l'Eglise fait un devoir de le réciter chaque jour, ces pages les convaincront davantage de l'importance de cette obligation. Ils seront plus en mesure de goûter les fruits abondants qu'une récitation « digne, attentive et dévote » peut leur procurer. Ils réaliseront d'expérience combien le fardeau de la prière officielle est suave et léger et comment pour eux, comme pour saint Augustin, le psautier peut devenir source de joie. « Psalterium meum, gaudium meum. »

Adrien-Marie CIMICHELLA, o.s.m.

Mariage

DAUTRY (Laurent).

Fiançailles ouvrières. Bruxelles, Ed. Famille et Jeunesse. 148p. 19.5cm.

La dernière guerre a multiplié les recueils de lettres échangées entre époux et fiancés. *Fiançailles ouvrières* en est un et il faut féliciter les éditeurs pour cette brochure qui rendra de précieux services à la jeunesse.

On croit trop souvent que l'amour ne peut rester noble. C'est là un signe évident de la déchéance des mœurs et une raison de plus pour lire ces pages toutes de fraîcheur et de pureté où deux âmes vibrent à l'unisson.

Roland GERMAIN

FROIDURE (Edouard).

Toi qui commences à aimer... Introd. de M. le Chan. J. Vieujean. 4e édition. Bruxelles, l'Édition Universelle et Stations de Plein Air [1947]. 230p. 21cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

« L'objet de ces pages est de circonscrire le plus exactement possible les phénomènes qui accompagnent l'éveil de la vie sentimentale. » Ces mots de la préface donnent un aperçu général de ce livre susceptible de rendre service à la jeunesse. Si le texte s'avère quelquefois un peu monotone et grevé de citations, il ne renferme pas moins de belles idées. A preuve cette définition : « La pudeur n'est pas la honte, elle est le respect de l'amour ».

Simone GERMAIN

ROLLAND (Edouard).

Signification totale de la famille. Pour une théologie de la famille. Paris, Ed. Familiales de France [1950]. 111p.

22.5cm. (Coll. *Études de science et de doctrine familiales*).

Signification totale de la famille est un ouvrage d'Edouard Rolland, bien connu au pays par *Sexe et psychologie* publié aux Éditions Fides.

Un grand nombre d'écrivains ont traité de la famille, mais peu ont osé aborder la question d'une théologie de la famille. Remercions donc M. l'abbé Rolland d'avoir écrit cette synthèse où, à partir des réalités tangibles de la fécondité naturelle, il s'élève jusqu'aux fins surnaturelles de l'être humain, membre du Corps Mystique, et tendant à se sanctifier dans l'état du mariage par les grâces attachées au sacrement et par la pratique de la charité.

Une des particularités de l'ouvrage qu'il convient de signaler réside dans les deux ou trois mots qui commencent chaque paragraphe et qui sont un résumé fidèle des lignes qui suivent. Ils seront d'une aide précieuse à ceux qui n'ont guère le temps de lire des pages et des pages et qui veulent quand même connaître la pensée de l'Eglise sur l'ensemble du problème familial.

Roland GERMAIN

Missions

CARABIN (Armand).

Anthologie missionnaire. Préf. de Daniel-Rops. Marchienne-au-Pont, Ed. du Rendez-vous ; Montréal, Fides [1950]. 247p. 19cm.

Cette anthologie est faite de glanures puisées dans la fine fleur d'auteurs littéraires qui ont témoigné en faveur des missionnaires catholiques. Personne, jusqu'à ce jour, n'avait encore songé à colliger pareil florilège.

Pour ne citer que les plus célèbres témoins qui se succèdent à la barre, mentionnons Fénelon, Chateaubriand, Lacordaire, Voltaire, Barrès, Roosevelt, Veuillot, Claudel, Bordeaux, Cronin. En un style d'une qualité reconnue, ces auteurs nous font assister aux activités des apôtres de l'Évangile, à leurs difficultés ou à leur mort. Ils nous font également communier à leur état d'âme bien propre à exercer sur l'esprit du lecteur une influence des plus bienfaisantes.

Léonard-A. TURCOTTE

La valeur religieuse des religions païennes. Rapport de la troisième semaine d'études missionnaires du Canada, à Québec, 17-20 octobre 1949. Québec, Union Missionnaire du Clergé, 1950. 231p. 24.5cm.

Cet ouvrage qui est un condensé des recherches exposées lors de la Semaine d'Etudes Missionnaires du Canada tenue à Québec en octobre 1949, présente quelques études de spécialistes en travaux missionnaires.

Chacun a entendu parler des missions depuis son enfance et pourtant il doit avouer qu'il en ignore encore bien des aspects. Ces pages fourniront au lecteur l'occasion de supputer la valeur religieuse des croyances et des cultes païens ; elles lui vaudront, en même temps qu'un accroissement d'estime pour les missionnaires, une amitié et une sympathie plus vivaces et plus profondes pour ces infidèles de toutes couleurs, appelés comme lui à la connaissance, à l'amour et au service de Dieu.

Léonard-A. TURCOTTE

SCIENCES SOCIALES

Généralités

ELIOT (Thomas Stearns).

Sommes-nous encore en chrétienté? (The Idea of a Christian Society). Traduction et notes d'Albert Frédéricich. Bruxelles, Editions Universitaires [c1946]. 152p. 18.5cm. (Coll. *Chrétienté nouvelle*).

On ne fait plus l'éloge d'un homme de lettres et d'un penseur reconnu parmi les meilleurs de son temps. C'est aussi avec une certaine appréhension qu'on formule un jugement sur une œuvre originale, toute en nuances, qui se tient à égale distance de l'utopie — facile en matière de sociologie, et de la démolition, plus facile encore — à grand renfort de phrases absolues. Appréhension doublée par le fait que l'auteur restreint son « enquête » à son pays d'adoption, l'Angleterre, que connaît mal quiconque n'y a pas vécu.

A travers les quatre conférences qui font la matière de ce petit livre, copieusement annoté par l'auteur et par le traducteur, se formulent peu à peu une

conception de la société chrétienne et un jugement sur l'Angleterre. La société chrétienne serait un corps social formé de membres chrétiens, gouvernés par des principes chrétiens et aidés par les institutions politiques, éducatives et économiques de l'Etat, dans la poursuite de leur fin naturelle et surnaturelle. L'auteur met évidemment beaucoup plus de nuances à sa pensée que n'en peut contenir une définition. Il semble particulièrement soucieux de purger l'idée de société chrétienne de tout ce qui sent le despotisme religieux, l'ingérence indue de la religion dans l'Etat, l'accaparement par le corps ecclésiastique d'un domaine mixte, par exemple, l'éducation. Il ne veut pas plus paraître un champion de la théocratie que de la démocratie. Le christianisme n'est pas l'Eglise : c'est dans l'expression de cette idée que transpire le plus le protestantisme de l'auteur, pour qui il ne peut être question, au delà des vérités de sens commun et de droit naturel, de dogmes immuables que doivent accepter les disciples de Jésus-Christ.

Ayant pris comme sujet de son enquête la société anglaise d'avant la Guerre '39, Eliot est amené à la juger. Il le fait — avec nuance toujours — sévèrement et franchement.

La lecture de ce livre sera fructueuse : la nécessité d'une rénovation chrétienne de la société y apparaît clairement. Les notes du traducteur qui est catholique, mettent les sourdines ou les précisions voulues aux expressions inspirées par le protestantisme de l'auteur, protestantisme éclairé, clairvoyant, voisin de la vraie foi et sympathique au catholicisme, mais protestantisme authentique tout de même. De plus le livre a été repensé autant que traduit par M. Albert Frédéricich, de sorte qu'il n'appelle pas toutes les réserves dont l'édition anglaise originale ferait l'objet.

P. A. MARIE-ANTOINE, cap.

FOLLIET (Joseph).

L'avènement de Prométhée. Essai de sociologie de notre temps. Lyon, Chronique Sociale de France [1950]. 220p. 19cm.

Voilà un titre qui ne saurait manquer d'intriguer et qui, de prime

abord, peut paraître prétentieux, appliqué à un essai de sociologie. Et cependant, quelle réalité profonde et amère, ne cache-t-il pas? Il peint d'un trait l'attitude inquiète, la position troublante et intenable de l'homme moderne.

Ce livre magnifique pénètre d'un regard aigu et inexorable l'époque où nous vivons. Embrassant dans une vision intégrale les influences du passé et les projections possibles dans l'avenir, M. Joseph Folliet mène une vigoureuse inquisition dans le présent. Avec puissance et sagacité, il analyse hommes et choses, institutions et idéologies, en relève les grandeurs et les servitudes et tente de conjurer les périls qui menacent notre civilisation.

Cet ouvrage d'une indéniable qualité témoigne d'une objectivité remarquable chez son auteur. Fidèle au but qu'il se propose ainsi qu'à la technique de l'enquête, ce dernier s'abstient de tout jugement définitif au cours de l'exposé. Il n'émet que des jugements de faits, sans point d'exclamation, sans tollé, sans jérémiade. Des faits, seulement des faits, et les conclusions qu'ils imposent.

Une lucidité impitoyable, parfois troublante, caractérise aussi cette étude. L'éminent sociologue sait aller à l'essentiel et dégager vivement, en quelques lignes, le nœud d'une question. Ces pages révélatrices prouvent qu'il a vu ce qui est et l'a traduit en termes non équivoques. Certes le tableau n'est pas des plus réjouissants. Il est des choses qu'on aimerait taire. Nombre d'écrivains s'abandonnent à ce silence coupable qui flatte le lecteur superficiel et risque de le livrer à une fausse sécurité. M. Folliet ne cède pas à cette tentation. Il ne cherche pas refuge dans un optimisme illusoire et menteur. Sans pour cela tomber dans le pessimisme hypocondriaque et sadique qui est le fait de certains contemporains, il étale la vérité crue, blessante même. N'affirme-t-il pas dans un ouvrage antérieur : « Je dis [...] crûment ce que je trouve au bout de ma lunette ou sous la lentille de mon microscope. S'il faut, à toute forme, m'inscrire dans une fraternité, je préfère celle des « pessimistes actifs » à celle des Docteurs Tant-Mieux. Les sensitives n'ont qu'à fuir ma prose et à se réfugier dans la lecture rafraîchissante de « Télémaque » (Chrétiens

au *Carrefour*, *Chronique Sociale*, 2e édition, p. 67).

Peut-être trouvera-t-on dans ce livre des vérités embarrassantes. Cela même témoigne de sa valeur, et prouve qu'il a été écrit pour des hommes qui ne redoutent pas la vérité et qui ont la force d'en assumer le fardeau libérateur.

L'homme, du stade d'« homo faber » et d'« homo sapiens », est passé à celui d'« homo technicus », mais son infantilisme spirituel (au sens de rationnel) demeure flagrant. Que résultera-t-il de ce déséquilibre? Sur le plan de l'économie politique, quels besoins nouveaux cette évolution a-t-elle suscités? L'économie dirigée y répond-elle? Quelle est son influence sur la conscience de l'homme moderne? Qu'est-ce que la masse et quel rôle joue-t-elle dans le monde? Quelle est la position du prolétariat? Entre celui-ci et le mouvement ouvrier existe-t-il des relations? Qu'est-ce que la bourgeoisie et quelle est sa posture actuelle? Comment les problèmes du sexe, de la femme, de la famille se présentent-ils à nous? Voilà certains points d'interrogation posés par l'auteur. Il convient de souligner entre autres un chapitre sur la culture qui ne manque pas d'intérêt. Le sociologue y découvre des aspects que nul parmi ceux qui cherchent une solution aux problèmes épineux qui se posent au sujet de l'art, des humanités gréco-latines, etc., n'a droit d'ignorer.

Mais si M. Folliet s'interdit tout jugement moral au cours de son exposé, il n'est pas homme cependant à se soustraire à l'option individuelle qui incombe à chacun. Le dernier chapitre de *l'Avènement de Prométhée* : « Caucase au Golgotha » affirme la conviction de l'auteur et ouvre sur l'Espérance. Notre civilisation n'a que deux issues possibles : la mort, eschatologique peut-être, ou la palingénésie. La mort se trouve sur le Caucase, mais il n'y aura de palingénésie que dans le Christ. Claudel ne dit-il pas du Calvaire :

« Là est le point qui ne peut être défait, le nœud qui ne peut être dissous,

« Le patrimoine commun, la borne intérieure qui ne peut être arrachée,

« Le centre et l'ombilic de la terre,

le milieu de l'humanité en qui tout tient ensemble. »

[*Annonce faite à Marie*. Paris, Gallimard, 15^e éd., p. 49-50.]

Cet ouvrage de Joseph Folliet est de nature à susciter de fécondes réflexions. Il peut rendre de précieux services à l'homme de notre siècle. Saura-t-il en profiter? Ou laissera-t-il dormir ce trésor?

P.-E. CHARBONNEAU, c.s.c.

Questions politiques

La frontière occidentale de la Pologne. Gage d'une paix durable. Bruxelles, Amitiés belgo-polonaises. 76p. ill. cartes, 21cm.

Ce livre est écrit en collaboration. La violence du ton et l'aspect sérieux de certains textes ne donnent pas le change et ne compensent pas des appels frénétiques à la haine et des affirmations gratuites de la plus haute fantaisie. D'ailleurs, que viennent faire dans ce débat tous ces Belges bien intentionnés? Nous préférierions des témoignages authentiquement polonais et moins entachés de partialité.

A.J.

Education

Le problème de l'école. Solutions modernes : Angleterre. Paris, Editions du Témoignage chrétien. 101p. 22cm. (Coll. *Centre d'Etudes pédagogiques*).

Le problème de l'école. Solutions modernes, II : Belgique, Hollande. Paris, Editions du Témoignage chrétien. 103p. 22cm. (Coll. *Centre d'Etudes pédagogiques*).

Le problème de l'école. Solutions modernes, III : Etats-Unis. Paris, Editions du Témoignage chrétien. 50p. 22cm. (Coll. *Centre d'Etudes pédagogiques*).

Tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la question scolaire liront avec bénéfice les trois brochures sur le problème de l'école dans quatre pays en vedette.

Angleterre. — L'« historique » raconte l'évolution du régime scolaire anglais dont la première époque « est caractérisée par le règne exclusif de l'initiative privée et par l'indifférence absolue en matière d'éducation ». Vien-

nent ensuite diverses réformes qui aboutissent à l'« Education Act » de 1944 apportant une solution équitale au problème de la liberté religieuse dans un pays divisé sur ses croyances.

L'Angleterre a eu trois grandes catégories d'écoles primaires : les écoles indépendantes (les fameuses Public Schools), les écoles libres subventionnées et, vers 1870, les véritables écoles publiques.

Le « Statut de l'école » explique ensuite l'enseignement qui est organisé selon un système d'école unique à 3 degrés successifs : primaire, secondaire à 3 rameaux différents, supérieur (Further Education).

Belgique. — Dans les traits généraux, on signale que ce pays a fait une révolution, il y a un siècle, « pour recouvrer la liberté d'enseignement et rendre aux écoles leur caractère catholique traditionnel », que leur avait enlevé « le Monopole Néerlandais » (1815-30). Après bien des tâtonnements et des compromis, et grâce à la loi « Poulet-Destiee » (1920), la Belgique adopta un régime scolaire définitif. Les écoles primaires y sont divisées en 3 catégories communales, adoptées, adaptables selon l'organisation scolaire.

Hollande. — « Les écoles modernes ont fait de ce petit pays leur terre d'élection et les essais d'éducation nouvelle y ont été conduits plus systématiquement qu'ailleurs. » En Hollande l'épineux problème de l'école a été résolu à la satisfaction de tous.

Dans le « Statut » de l'école néerlandaise, signalons l'égalité financière, l'égalité des parents et des enfants.

Etats-Unis. — Les luttes pour conquérir la liberté durèrent deux siècles — de 1620 à 1856. Une ère de paix d'environ cent ans (1856 à 1920) succéda à ces luttes. Mais durant cinq années (de 1920 à 25) des menaces de monopole, nées d'un apparent souci d'unité nationale vinrent assombrir le ciel de l'école américaine.

Un trait à souligner dans les caractéristiques de l'éducation aux E.-U. est « l'autonomie locale des écoles publiques et la liberté de l'enseignement privé. »

Ces études se terminent par quelques pages consacrées aux faits et aux principes de l'école ainsi qu'à la description

— statistiques à l'appui — des rouages de l'organisation scolaire, primaire, secondaire et supérieure.

Roland LEGAULT

LITTÉRATURE

Ecrits divers

MORELLI (M.-G.), o.p.

Terre de détresse. Préf. de Robert d'Harcourt. Bloud et Gay, 1947. 70p. 19.5cm.

Cette terre de détresse, c'est la terre d'Allemagne que foulèrent les prisonniers et déportés français. L'auteur se défend bien d'accumuler des détails horribles pour la satisfaction des amateurs en sadisme. Bien qu'il lui faille narrer des faits épouvantables et quasi incroyables, ces narrations ne servent qu'à étayer de profondes réflexions.

Etant donné l'optimisme chrétien qui l'imprègne, ce livre vaut d'être médité et ne peut être que d'une lecture éminemment salutaire, tout en conservant son poids formidable de témoignage. A.J.

ORLANDO.

Jeunesse qui souffre. [Paris] Bonne Presse [1947]. 181p. ill. h.-t. 18cm.

L'atmosphère générale de ces pages en est une de tristesse car une jeunesse féminine de sanatorium veut tant et peut tellement moins... Heureusement, une équipe destinée à alléger le fardeau individuel de la maladie est formée par Maïté qui écrira avant de mourir : « [...] : la vie est belle à qui veut servir [...] ». Les plus riches années de ma vie, ce sont celles de l'Equipe ».

Il y a de tout dans ce petit livre qui se présente modestement sous sa couverture illustrée en noir et vert sur fond blanc : sacrifices, joies, découragements, enthousiasmes, prose amère, poésie légère. Le style est irrégulier comme le fond des articles, mais toujours on y découvre le poids du quotidien aride et sans relief, la pensée sans fard de ces allongées qui vivent en face d'elles-mêmes, vouées à la solitude.

J.-P. BEAUSOLEIL

Poésie

BARRAULT (Serge).

Le désir des collines éternelles. 1. La

terre. 2. La mer. Paris, Spes [c1947]. 221p. 19cm.

A une époque comme la nôtre où la poésie est reléguée à l'arrière-plan par suite des progrès constants de la matière, ce recueil de vers ne recevra peut-être pas l'accueil qu'il mérite. Certes, toutes les pièces ne sont pas d'égale valeur : quelques-unes paraîtront hermétiques à côté de certaines, évocatrices d'un paysage enchanteur. La poésie de la terre et de la mer vibre dans ces pages. R.G.

TORDEUR (Jean).

Prière de l'attente. Prix des poètes catholiques, 1946. Tournai-Paris, Casterman, 1947. 68p. 20cm. (*Les Cahiers des Poètes catholiques*).

Poèmes en beaux alexandrins pleins et bien frappés. Inspiration élevée et souffle soutenu qui laissent une forte impression de puissance. A.J.

Romans

DANEMARIE (Jeanne).

La petite main rouge. Roman. Paris, Editions de l'Arc [1948]. 242p. 19cm. (Coll. *les Romans de l'Arc*).

Pour adultes

Tragique aventure d'un enfant de cinq ans qui nourrit longtemps et finit par exécuter la résolution de se débarrasser d'une coquette malvenue. Le petit Jean-Pierre ne peut supporter d'un œil indifférent celle qui rend sa mère malheureuse et lui vole le cœur de son père. Un caillou lancé adroitement fait rouler la rivale dans un précipice. Jean-Pierre a d'abord conscience d'avoir soulagé sa mère du malheur qui pesait sur elle : il se dit qu'il a bien fait. Le temps rectifie ce jugement et finit par consolider l'union familiale qui menaçait de sombrer.

Tout tragique qu'il soit, cet épisode est raconté avec un naturel exquis de simplicité qui convient. Jean-Pierre n'a pas des idées que sa tête ne pourrait pas contenir ; son forfait est tramé dans une tête d'enfant de son âge. Tout enfant de cinq ans peut en faire autant et c'était logique que Jean-Pierre l'accomplît.

Ce roman délicat et plein de tact, rend hommage à son auteur dont la psychologie sait déceler ce que les yeux de l'enfant voient en regardant agir ses parents ; ces yeux ont l'intui-

tion assurée et claire de nombreux problèmes que l'intelligence enfantine ne perce pas mais que l'instinct découvre sans savoir tromper. Les « jeunes pères et mères de famille, [...] qui oublient que des yeux neufs et simples les regardent vivre » auront grand intérêt à lire ce roman ; ils en tireront aussi une leçon riche et bienfaisante.

Grégoire SAINT-GERMAIN o.s.m.

DARDEL (Geneviève).

Le pont sur la Baconne. Ill. de A. Patte. [Paris] Bonne Presse [1949]. 197p. ill. 20cm. (Coll. *le Ruban bleu*, no 49).

Françoise de Songy artiste dilettante est fiancée au marquis Antoine du Châtel. Le grand jour approche lorsque soudain le hasard offre à Françoise de réaliser un vieux rêve : l'évasion du traditionalisme qui a lié ses ancêtres à la terre d'Anjou. Elle ira donc vivre à Paris. Mais la vie y est plus terne que son rêve ne la lui avait montrée. Elle hésite longtemps entre Antoine et Serge, l'aviateur qui fait palpiter le « cœur d'acier » au-dessus des nuages, plus près du soleil. Serge reçoit à son tour la parole de Françoise. Mais l'Angevaine retourne quand même au pays natal pour épouser Antoine du Châtel.

Le pont sur la Baconne est d'un style agréable. Geneviève Dardel sait peindre un paysage et analyser les sentiments et les caractères de ses personnages avec une délicatesse exquise et juste. L'intrigue tient le lecteur en haleine jusqu'au dénouement. Toutefois, si le choix de l'héroïne est fondé sur des raisons longtemps étudiées, on aimerait le voir se conclure logiquement à partir de ces motifs.

Ce roman se déroule dans un cadre chrétien où la fidélité n'est pas un vain mot. Même loin d'Antoine, Françoise lui demeure fidèle ; elle reste fidèle à un idéal élevé et à ses ancêtres. Antoine ne se départit jamais de son courage et de sa générosité. Serge est fidèle à sa vocation d'aviateur. L'âme qui se reflète dans les lettres de Foufa, la servante d'Antoine, est vraiment émouvante.

Grégoire SAINT-GERMAIN, o.s.m.

GREEN (Julien).

Moïra. Roman. Paris, Plon [c1950]. 251p.

Appelle des réserves

Parmi les romanciers contemporains, Julien Green mérite d'attirer l'attention à cause de l'atmosphère particulière dont il a imprégné ses œuvres. Comme le dit André Rousseaux, ses personnages reflètent un aspect de ses préoccupations, car « il exprime en eux son irrésistible tendance ». Américain d'origine, mais français par naissance, il a conservé de ses ascendants irlandais, anglais et écossais une réserve puritaine quant à ce qui touche aux questions sexuelles, tout en gardant à l'égard de la France une objectivité intéressante pour le lecteur.

Parmi ses œuvres, *le Voyageur sur la terre* est, comme le remarque Pierre Brodin, « le premier exemple de ces coups de sonde dans la psychologie de l'anormal, de ces études de psychopathologie » qu'il adore. Ses autres romans ne quittent pas ce sentier, aussi n'est-on pas surpris de constater que *Moïra* est une nouvelle analyse d'un cas qui relève de la psychiatrie. Il semble que le romancier ait été marqué par les théories freudiennes car l'œuvre n'est pas sans analogie avec l'étude du subconscient et de ses répercussions dans la vie quotidienne, telle que mise en honneur par Freud.

Moïra, c'est l'histoire d'un jeune homme qui arrive à l'université avec l'intention d'étudier les langues anciennes. D'un naturel farouche qui cadre bien avec son aspect physique plutôt surprenant au premier abord, surtout à cause de sa chevelure rousse, il prend pension près de l'université. Il constate bientôt que ses compagnons semblent hantés de pensées sexuelles et se propose de les convertir. Ceux-ci cependant ne sont pas dupes des intentions du nouveau venu et ne lui épargnent pas les brimades. Un autre jeune homme, désireux de devenir pasteur, essaie de conquérir l'amitié de Joseph Day et recueille ainsi ses confidences sur son état d'esprit. Le lecteur s'aperçoit bientôt que le héros du roman vit lui aussi, mais à son insu, sous le coup d'obsessions charnelles. Une première rencontre avec une jeune fille nommée Moïra lui ouvre bientôt les yeux ; il en est tout bouleversé à cause de ses tendances au scru-

pule et de ses préoccupations apostoliques. Les événements se succèdent : on entreprend de le faire succomber dans une faute de la chair et Moïra est l'appât qu'on lui présente. Elle se rend chez Joseph, s'enferme dans sa chambre et, en sa présence, devient de plus en plus aguichante. Day résiste. Le temps passe et Moïra, lasse de son échec, va se retirer quand tout change : l'étudiant succombe. Le lendemain matin, prenant conscience de ce qui s'est passé, Joseph tue Moïra et s'enfuit l'esprit égaré.

A n'en pas douter, ces pages renferment une des études psychologiques les plus fouillées du roman contemporain. L'analyse du personnage complexe de Joseph Day est menée de main de maître. Malheureusement, le milieu où évolue le héros est si trouble que l'ouvrage ne saurait être mis indistinctement entre toutes les mains.

Roland GERMAIN

JUST (Bela).

Allegro barbaro. Traduit du hongrois par L. Delapierre. [Paris] Bonne Presse [1950]. 222p. 20.5cm.

A Budapest encore occupé par les Allemands, quelques jours avant l'entrée des troupes soviétiques, Antoine Bard, chef communiste traqué, est recueilli par le P. Izay à la résidence des Jésuites. Pour mieux se cacher, il portera la soutane parmi les Pères. Un jour, il accompagne son protecteur au ghetto où celui-ci doit rencontrer une de ses filles spirituelles Judith de Perczel ; elle se sacrifie aux Juifs entassés dans les caves et refuse de s'éloigner lorsque le P. Izay lui annonce que les Allemands se proposent d'incendier le ghetto.

Après l'occupation de la ville par les Russes, Judith épouse Bard ; elle croit comme lui à l'avènement d'une liberté qui permettra à l'Eglise de soutenir les progrès sociaux apportés par le communisme. Mais bientôt les catholiques s'aperçoivent de leur erreur. Le P. Izay lui-même, dont les tendances progressistes étaient connues, se voit arrêté sous un prétexte futile.

Judith ne doute pas que Bard, naguère recueilli par les Jésuites, ne profite de ses hautes fonctions pour obtenir la délivrance du Père. Mais elle reconnaît bientôt que les communistes

cherchent à entraîner le religieux dans une sorte de dissidence, en lui faisant prendre la tête d'un mouvement soi-disant catholique, mais en réalité dirigé contre la hiérarchie et contre Rome.

Le P. Izay a vu le piège et résiste, mais les tortures les plus raffinées finissent par avoir raison de sa volonté et de son énergie ; il signe un manifeste conforme au désir des dirigeants communistes. Devant cette infamie, Judith tente de voir le Jésuite dans sa prison ; elle n'y parvient pas et clame son mépris et son indignation à la face des bourreaux. Son arrestation est certaine, mais elle réussit à quitter Budapest, abandonnant son mari et convaincue de la duplicité communiste.

Ce roman a une valeur historique indéniable. Il est aussi émouvant et pathétique. Les nombreux détails sur la vie en Hongrie, durant cette période troublée, ont valeur de témoignage. L'auteur sait de quoi il parle et il le fait sans passion, mais avec une force qui emporte la conviction.

LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

Ecrits divers

GERVAIS (Albert).

Au soleil de minuit. Manifeste de la Nouvelle Pléiade. Editions des Sept, 1946. (Distr. par les éditions Serge Brousseau.) 151p. 18cm.

Dangereux

La Pléiade, j'entends celle dont Pierre de Ronsard fut le chef avait débuté par un manifeste « La Deffence ou Illustration de la langue française ». La Nouvelle Pléiade (!) aura eu également des débuts qui se veulent retentissants : *Au soleil de minuit*. Mais l'analogie s'arrête là : autant les théories de du Bellay étaient précieuses — je n'insiste pas, on peut les retrouver dans n'importe quel manuel élémentaire de littérature — autant les pages liminaires du livre qui s'intitule « Manifeste de la Nouvelle Pléiade » sont, malgré leur richesse de style et leur haute tenue littéraire, floues et inconsistantes.

Parmi les cinquante poèmes de ce livre, rares sont ceux qui, à mon sens, apportent plénitude et contentement. La plupart exhibent un patient et laborieux chevillage. De plus, les thèmes

exploités l'ont déjà été si souvent que le lecteur en a, depuis longtemps, soupé. « Le nombre de nuits consacrées à la facture d'un poème », nous confie quelque part l'auteur, « la griserie ou le désenchantement que m'inspire sa lecture à haute voix constituent à mon sens le plus sûr critérium de sa valeur ou de sa médiocrité. » Comment ne pas songer ici à la riposte d'Alceste : « Le temps ne fait rien à l'affaire ! »

Près de la moitié des pièces du recueil roulent — et c'est là le plus grand reproche qu'on pourrait lui faire, — sur des sujets d'une telle inconvenance, qu'il faut reprendre le mot pourtant sévère de Gaëtan Bernoville : « [...] hypocrite [...] du libidineux qui masque du paravent de l'art la jouissance de son imagination satisfaite ».

Sur la dernière page, sont condensés, en sept points, les canons de la « Nouvelle Pléiade ». Chacun est libre d'y souscrire ou non. Tout en admettant qu'une certaine rigidité de forme vaut mieux que le débridement excessif où les mots même sont remplacés par des sons, il ne faut pourtant pas oublier dans la littérature française des noms comme ceux de Péguy, de Claudel ou de Valéry.

André JANOEL

Romans

LAPOINTE (Louis-Georges).

Le moulin du crochet. 2 vol. Laval-des-Rapides, Ed. Dequen, 1950. 19.5 cm.

M. Lapointe avoue dans sa préface que ce roman est la résultante de près de vingt-cinq années de méditation, d'observation et de recherches. Il n'est donc pas étonnant que cet ouvrage soit un peu diffus.

L'action se déroule sous le régime français, dans les environs de Montréal, notamment dans l'île Jésus et dans la campagne avoisinante. L'atmosphère et le milieu sont-ils conformes à la vérité historique ? Laissons aux spécialistes le soin de résoudre cette question. Si le langage semble trop précieux, le comportement des personnages trop compassé, il n'en reste pas moins que l'ouvrage, malgré ces réserves de détail, se lit facilement et retient l'attention du lecteur. La phrase est grammaticale sans plus.

Le moulin du crochet intéressera les adultes de tous les milieux par sa fraîcheur, par l'atmosphère qu'il évoque, même si tout n'est pas toujours historiquement plausible. R.L.

HISTOIRE

BARTEL (Paul).

Napoléon à l'île d'Elbe. Préf. de Jacques Bardoux. Paris, Librairie Académique Perrin, 1949. 370p. h.-t. carte 23cm.

Appelle des réserves

Dans une étude qui scrute minutieusement les documents, Paul Bartel tente de démontrer que c'est à l'île d'Elbe qu'on peut vraiment connaître la personne intime de Napoléon.

Cette monographie bien documentée possède tous les attraits d'une narration vive et captivante. Elle se lit comme un roman. Ces pages ferventes semblent oublier les fautes et l'orgueil de celui qui bouleversa tant d'empires et accumula tant de ruines sur l'Europe ; elles trahissent l'admiration pour un génie militaire qui a vite fait de gagner la sympathie de son historien. Même à l'île d'Elbe, dépossédé, pauvre et vaincu, Napoléon reste grand aux yeux de l'auteur.

Toutefois, il est certains jugements de Bartel auxquels la morale naturelle et catholique ne saurait souscrire. L'auteur erre quand il donne à Marie Walewska pleine liberté de rejoindre Napoléon : « Elle est libre devant Dieu comme elle l'est devant les hommes » (p. 233). Bien que le mari de cette femme soit mort, elle n'a tout de même pas le droit de s'unir à Napoléon déjà lié à son épouse légitime. De plus, impossible d'accepter sans réserves cette absolution par trop indulgente : « Elle (Marie Walewska) est veuve depuis deux mois. Le comte Walewski, mourant, l'a pardonnée. Il a reconnu sa droiture d'âme et l'inévitabilité du drame auquel elle a pris part » (p. 247). Cette droiture et cette inévitabilité sont plus que discutables.

Cinq gravures et une carte géographique de l'île d'Elbe fixent les cadres de l'action et permettent au lecteur de reconstituer agréablement le petit royaume de l'Empereur déchu.

G. SAINT-GERMAIN, o.s.m.

BIOGRAPHIES

LETOURNEULX (J.), s.j.

...et Forain avec les Forains. Le Père François Haguenin, s.j. Paris, Ed. Alsasia [c1950]. 206p. h.-t. 19cm.

Il y a des épopées écrites dans le silence : la mort seule les rend éloquentes. De ce nombre est la courte vie du Père Haguenin.

Le 31 juillet 1945, un prêtre de quarante-cinq ans s'éteignait, épuisé, dans une chambre qui est une « glacière humide » dit son biographe. La sœur, unique personne alors présente, se doutait fort peu du héros qu'il y avait en ce « corps de vieillard » disait-elle. Pendant les dix dernières années de sa vie, cet homme s'était dépensé et complètement donné à un apostolat nouveau, jusque là inconnu et grâce à lui réintégré à sa vraie valeur. Nommé par la Commission des Evêques, Aumônier National des Forains de France, il s'était fait l'un d'entre eux et avait parcouru avec eux les chemins, village et villes de France. Les Forains de France étaient maintenant une vraie paroisse. Il était leur curé. A travers les roulettes de tout acabit, il passait avec son bras secourable, sa parole de lumière, son cœur d'or. Tous ses nomades à lui, dans une paroisse qui remue sans cesse, sentaient dans leur vie le terrain stable de pratiques et de principes chrétiens adaptés pour eux, par ce prêtre à eux.

Dans une telle vie de prêtre, l'esprit est maître de la matière. Un souffle puissant anime la faible enveloppe mortelle. Une flamme est là, en perpétuelle incandescence. Elle brûle, réchauffe, éclaire, mais finit par se consumer elle-même : « Aliis inserviente, consumer ». Sans jamais la mentionner, cette devise François Haguenin, l'a vécue. Il s'est consumé au service du prochain : les Forains de France.

Dans ces seize chapitres, le biographe s'inspire abondamment de textes et de lettres de son héros. Des illustrations achèvent de donner au livre le ton du vécu... *Forain avec les Forains* est le chant de la tâche quotidienne, modeste et harassante, vécue en beauté jusqu'à la mort.

Adrien-Marie CIMICHELLA, o.s.m.

MEUNIER (Georges).

Gilles de Rais et son temps. Paris, Nouvelles Editions Latines [c1949]. 215p. 19cm. (Coll. Vies romanesques).

Vie romanesque, s'il en fut, que celle de Gilles de Rais ! Ce baron, seigneur de l'époque de la féodalité de France contribua largement par ses désordres et ses débauches à miner la confiance des feudataires et à provoquer le relèvement de la monarchie sous Charles VII.

On comprendra bien cette biographie à condition de la situer dans le temps. Au XVe siècle, les mœurs étaient rudes en France et le souffle religieux du moyen âge n'avait pas encore balayé toutes les superstitions et les sorcelleries. Le baron de Rais fut victime de ces circonstances. Dès son enfance, il commença une vie dissolue qu'il devait mener jusqu'à son arrestation et son supplice sur le bûcher. Cet homme fut un homosexuel que son vice poussa aux crimes les plus noirs. Pendant ses huit dernières années surtout, il dilapida son immense fortune, se vautra dans des plaisirs coupables qu'il accompagna de centaines de meurtres d'enfants.

La lecture de ce volume offre un grand intérêt. Le récit sobre et honnête constitue un plaidoyer sur la laideur du vice.

Léonard-A. TURCOTTE

NOEL (Anne-Marie).

Marie-Odile Fronteau, 1925-1944. D'un matin des Rameaux à un soir de Pentecôte... Préf. de Gaétan Bernoville. Angers [Siraudeau & Cie, 1947]. 147p. h.-t. 21cm.

L'histoire toute simple de la vie montante d'une jeune française, guide, puis dirigeante de J.E.C. Vie tout unie en apparence, mais qui confine à l'héroïsme par plus d'un côté, et qui a son terme « un soir de Pentecôte », au cours d'un bombardement.

A.J.

POTTIER (René).

La croix sous les burnous. [Paris] Bonne Presse [1950]. 266p. 19cm.

Dans cet ouvrage à la gloire des pionniers et des missionnaires français, l'auteur a voulu se borner, comme il l'écrit dans le chapitre liminaire, « à

esquisser la vie de quelques disparus, les uns illustres, d'autres inconnus ou peu connus ». Il les prend dans toutes les classes de la société, chez les militaires comme chez les civils, chez les religieux comme chez les laïques, mais sait choisir admirablement ses exemples.

L'auteur esquisse d'abord la noble figure des chevaliers de Malte, défaits devant Alger. Il étudie ensuite en de trop courts chapitres : la vie de ce Lazariste consul, le P. Le Vacher, apôtre des galériens et des esclaves, qui périt à la bouche d'un canon ; un général missionnaire, Lamoricière ; l'apôtre de la charité, le cardinal Lavigerie.

Puis il aborde des sujets moins connus, mais aussi poignants : un curé soldat, l'abbé Monginot ; trois pionniers, les Pères Blancs, martyrs d'El Goléa ; Sœur Valentine, des Sœurs Blanches ; une Fille de la Charité, Sœur Virginie Magaud. Enfin, un chapitre est consacré au P. de Foucauld et le livre se termine sur cent ans de charité française, les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

Chaque personnage est évoqué de la façon la plus vivante, tout est reconstitué : le cadre, les événements, les circonstances. L'auteur connaît admirablement le pays dont il parle et son histoire, et on lui saura gré d'avoir fait passer dans ces pages tout son amour de la patrie et toute sa ferveur de chrétien.

C'est un livre passionnant dont la lecture devrait exalter les jeunes, en leur proposant l'exemple de leurs grands aînés.

ROMARY (A.-M.).

Vie de la Mère Cécile Kreutzberger, religieuse du Cénacle. « La petite allumette ». Mulhouse, Editions Salvator, 1948. 261p. 19cm.

Voici la biographie d'une religieuse dont la vocation semble avoir été de semer Dieu et ses lumières dans les âmes. Entrée chez les religieuses du Cénacle à un âge relativement avancé, Cécile Kreutzberger y apportait une riche expérience d'apostolat laïque. Mais, plus que l'expérience, le zèle et l'amour divin devaient faire de cette humble religieuse une âme d'élite. Partout où elle passa, elle alluma le feu d'une ardente charité, et cela, en

dépît de l'incompréhension, de la solitude morale, de la mobilisation et de la sécularisation des religieuses, au prix de toutes les souffrances. La pauvreté matérielle elle-même lui devint une voie par où conduire les âmes vers Dieu.

Cette biographie alerte et sans apparât, se lit facilement et propose un magnifique exemple de générosité au service de Dieu. Ceux qui se voient aux prises avec les difficultés morales ou matérielles se sentiront réconfortés à la lecture de ces pages.

Grégoire SAINT-GERMAIN, o.s.m.

VALENTINO (Henri).

Madame de Condorcet, ses amis et ses amours (1764-1822). Paris, Librairie Académique Perrin, 1950. 282p. h.-t. 18.5cm.

Madame de Condorcet est une des plus intéressantes biographies que j'aie lues. Sophie de Grouchy, née au printemps de 1764, sous le règne déclinant de Louis XV, se marie à vingt-deux ans. Elle épouse le marquis de Condorcet, de vingt et un ans plus âgé qu'elle. Mais cette alliance ne lui permet pas de goûter le véritable amour. Jeune femme d'une séillante beauté, d'une intelligence cultivée, elle se nourrit et tire parti des idées philosophiques du XVIIIe siècle. Elle en admire les adeptes, qu'elle reçoit dans son Salon, et contribue à l'expansion de l'idéologie qui mènera à la Révolution française.

Sous la Terreur, son mari trouve une fin tragique et la laisse veuve à trente-deux ans avec une fille pour toute progéniture. Peu après, Madame de Condorcet fait la connaissance de Mailla Garat, avec qui elle croit avoir trouvé le véritable amour. Ensemble, ils partagent une union libre jusqu'à ce que l'amant satisfait cherche ailleurs une autre proie. La triste épouse, ayant encore vingt ans à vivre, trouve un troisième amour, Claude Fauriel, qui recevra son dernier soupir.

On lit ce livre comme on lirait un roman. Le style est d'un maître. De grandes leçons se dégagent de l'analyse de cette âme féminine ; elles incitent à la prudence dans le choix d'un conjoint et le comportement des époux soucieux de leur bonheur.

Léonard-A. TURCOTTE

LIVRES POUR LES JEUNES

BERTHIER-MADELIN (G.).

Sainte Bernadette. Ill. de Yvonne Soutra. Toulouse, Editions du Clocher [1948]. 45p. ill. 22cm. (Coll. *les Belles Histoires*).

La personnalité de sainte Bernadette est tellement attachante que plusieurs auteurs ne résistent pas au plaisir de raconter sa vie. La présente brochure s'adresse à la gent enfantine, lui offre avec simplicité une image naïve de l'humble voyante et lui propose un modèle à sa portée. Les illustrations d'un réel bon goût soutiendront l'attention des jeunes lecteurs.

Simone GERMAIN

BOULIZON (Guy).

Prisonniers des cavernes. Roman. Montréal, Fides, 1950. 142p. ill. 23.5 cm.

La littérature pour enfants se développe de plus en plus au Canada et il est intéressant de constater les bienfaits qu'elle procure à tous les jeunes avides d'augmenter leurs connaissances.

Parmi les ouvrages qui se proposent ainsi d'aider la jeunesse en fournissant un aliment à l'imagination et en inculquant des principes formateurs de la volonté, il convient de souligner les romans inspirés du scoutisme. *Prisonniers des cavernes* fait partie de cette catégorie et il est facile de reconnaître que Guy Boulizon met ici à profit tout son talent d'écrivain et son expérience de chef scout. On s'aperçoit en effet qu'il a vécu en contacts fréquents avec ces jeunes remplis d'ardeur et d'héroïsme, les initiant à l'art de vivre et au poème merveilleux de la création.

Il s'agit ici d'une aventure extraordinaire où de jeunes héros pénètrent dans les flancs d'une montagne et, par suite de circonstances imprévues, doivent faire appel à tout leur esprit de débrouillardise pour s'échapper des cavernes où ils sont enfermés.

Roland GERMAIN

HOESL (Paula).

Leur beau destin de femme. Lyon, Editions du Chalet, 1948. 93p. h.-t. 18.5cm. (Coll. *Planteurs d'églises*).

« A toi qui, debout encore sur les

rives de ta jeunesse, mais toute gonflée de désir, comme un beau volier frémissant, interrogues le large en attendant que la vie te prenne, j'offre ce livre où des femmes, comme toi donnent le meilleur d'elles-mêmes. » C'est par ces mots que Paula Hoese introduit ses lectrices en présence d'âmes fortes et ardentes, engagées déjà dans l'ascension des plus hautes cimes. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la vaillance, de la grandeur ou de l'humilité de ces femmes fortes qui, dans l'histoire de l'Eglise missionnaire, ont écrit des pages merveilleuses, inspirées par l'héroïsme, où l'on respire la générosité et la sainteté.

Ce livre sera pour tous une source d'intérêt et de fierté, de reconnaissance et d'élévation. Quant aux adolescentes, elles y étancheront leur soif de communier à un grand idéal.

Simone GERMAIN

LABAT (Pierre).

Conrad. Roman. Ill. de Igor Arnstam. Paris, Alsatia [c1949]. 203p. ill. 19.5cm. (Coll. *Signe de piste*).

Conrad captivera et enchantera les jeunes car il est un récit de merveilleuses aventures vécues par des scouts dans une atmosphère d'après-guerre. Un espion allemand se fait passer pour un Français tombé au champ d'honneur et à qui il ressemble à s'y méprendre. François, le sosie espion, Conrad pour les Allemands, devient chef d'une troupe de scouts et les joue de la plus belle façon. Mais petit à petit son jeu se dévoile, grâce au sens d'observation des jeunes qu'il dirige. C'est Pierre, le grand ami de François, qui le démasque enfin ; mais leur amitié est plus forte que tout et l'espion mourra à cause d'elle.

Le style vif et alerte du récit sert à merveille le rythme de l'action. Personnages et lieux y sont discrètement décrits. Les illustrations d'Igor Arnstam ponctuent agréablement ce roman palpitant d'intérêt.

J.-P. BEAUSOLEIL

MARIE-GABRIELLE (Sr), s.s.j.

Histoire d'une humble violette : Sœur Marie-Zoé, des Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier. [Ill. de Mme Vincent Fumet.] [Québec, Couvent Saint-Joseph de Saint-Vallier, 1949.] [S.p.] 26cm.

La présentation de cette brochure magnifiquement illustrée en couleur laisse croire à un conte d'enfant. Le lecteur se surprend d'y trouver, dans un verbe adulte, la monographie édifiante d'une religieuse humble et dévouée.

Léonard-A. TURCOTTE

McCRACKEN (Harold).

Sentinelle des pics neigeux. Trad. de l'anglais par Edith Vincent. Ill. de E.B. Comstock. Paris, Editions de l'Amitié (G.-T. Rageot) [1947]. 200p. ill. 18.5cm. (Coll. *Heures joyeuses*. Nature).

Sous le ciel de l'Alaska, au milieu des montagnes géantes et encapuchonnées de neige, vit un troupeau de moutons sauvages. Ces moutons ont survécu au froid, aux loups, aux dangers de toutes sortes, mais voici que l'homme se révèle leur pire ennemi. Fort heureusement, le prospecteur Sandy se prend d'amitié pour Mascotte, le plus grand béliér de la région. Sandy résiste à la tentation de l'or, à la hantise des joies faciles de la ville et reste fidèle à « la lumière de la montagne ».

Livre délicieusement illustré, tout de poésie et de grâce, digne de la magnifique collection *Heures joyeuses*.

Elie GOULET

MOREAU (Abel).

Saint François a quitté le paradis. Roman. Illustrations de R. Dumoulin. Paris, Ed. Franciscaines [1950]. 195p. ill. 19cm.

Un roman d'imagination comme il ne s'en crée pas souvent. Saint François quitte le paradis pour un village de la France. Il y passe deux années pendant lesquelles il se livre à l'apostolat en s'adaptant à la vie moderne. Après avoir ramené à Dieu la dernière âme de la paroisse, il s'éloigne un beau matin de Pâques et reprend son essor vers le ciel escorté de tous les oiseaux de la terre.

Cette histoire pleine de poésie, de couleur et de vie, intéressera les lecteurs de tout âge par sa simplicité et sa naïveté suaves.

Léonard-A. TURCOTTE

MOREAU-BELLECROIX (Marie).

Le camée de l'Empereur. Roman. Ill. de Pierre Joubert. Paris, Alsatia [c1949]. 215p. ill. 19.5cm. (Coll. *Signe de piste*).

Le récit de Moreau-Bellecroix justifie l'intérêt que portent les jeunes lecteurs à la collection *Signe de piste*. Le voyage de Strasbourg à Schoenbrunn réserve de fortes émotions à Georges et à Joseph, jeune peintre et apprenti-horloger : sociétés secrètes, mystères troublants de la Forêt-Noire, cachots sombres, hôtelleries louches, conspirations, etc., etc. Mais, loin de grever le roman toutes ces péripéties lui communiquent un intérêt palpitant. Sous la magie d'un style à la fois clair et concis les événements se déroulent à vive allure. *Le camée de l'Empereur* renferme de belles descriptions de la nature et un petit cours de géographie agréable à suivre. De nombreuses illustrations de Pierre Joubert ponctuent le récit.

J.-P. BEAUSOLEIL

RICHOMME (Agnès).

La belle vie de Notre-Dame. Ill. de Robert Rigot. Paris, Editions Fleurus [1949]. 202p. ill. 22cm. \$1.90 (\$2.00 par la poste).

Cet ouvrage a le grand mérite de présenter au lecteur une Marie incarnée, humaine, sachant sourire, frayer avec son entourage, coudre, balayer, filer. Joseph y apparaît plein de jeunesse et d'ardeur, respectueux de la Vierge, certes, mais épris d'elle et tout au souci de la protéger et de l'entourer d'une tendre vénération. Enfin, Jésus lui-même est peint comme un bambin vigoureux et un gai camarade.

En ce siècle marial, les ouvrages sur la Vierge se multiplient. Il est heureux que plusieurs de ces livres, tel celui d'Agnès Richomme, soient écrits de manière à atteindre l'intelligence des enfants et à inculquer le culte de Marie dans l'âme des jeunes.

Simone GERMAIN

VÉRITÉ (Marcelle).

Le secret de la Combe-aux-Belles. Illustrations de Françoise Jacques-Bertier. Paris, Ed. Gautier-Languereau, 1950. 124p. ill. 21.5cm. (Coll. *Bibliothèque de Suzette*).

Accusés de réception

Les publications mentionnées sous cette rubrique sont irréprochables au point de vue moral.

- BERGEAUD (J.), *Le sang des rois*. Comédie dramatique en trois actes, un prologue et un épilogue. Paris, Ed. Billaudot [1951]. 111p. 19cm.
- BOYER (Chan.), *Mon devoir de catéchisme*. Pour la préparation des petits à leur première communion. Illustrations de M. Pignal. Paris, Ed. de l'Ecole, s.d. 15 leçons illustrées, 22.5cm.
- BRETON (P.-E.), o.m.i., *Paysages de l'Année Sainte*. Impressions de voyage à Rome et à travers l'Europe. Edmonton, La Survivance [1951]. 127p. ill. 21.5cm.
- BUTRUILLE (B.), s.j., *Aimes-tu?... ton foyer, ton quartier, ta paroisse, l'Eglise, le monde...* Toulouse, Apostolat de la Prière [1951]. 103p. 18.5 cm.
- CARACO (A.), *Le livre des combats de l'âme*. Paris, Ed. E. de Boccard, 1949. 235p. 19.5cm.
- CHEVROT (Mgr G.), *La victoire de Pâques*. Instructions paroissiales pour le temps pascal. [Paris] Bonne Presse [1951]. 300p. 18.5cm.
- COURTOIS (Abbé G.), *La vie intérieure*. Paris, Ed. Fleurus [1951]. 83p. 15cm. (Coll. *Feuillets de vie spirituelle*, no 16).
- DESMARAIS (M.-M.), o.p., *Le cœur et ses trésors*. Causeries prononcées à Radio-Canada. Troisième édition. Montréal, Ed. du Lévrier, 1951. 109p. 19cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste).
- *** *Discours et cérémonies de fiançailles et de mariage* présentés par André Merlaud. Paris, Ed. Familiales de France [1951]. 124p. 22cm.
- FLONER (J.-B.), *Le divin sacrifice*. Ses prières — ses cérémonies — leur symbolisme. Paris, P. Téqui [1951]. 228p. 18.5cm.
- JOURNET (C.), *Petit catéchisme sur les origines du monde*. Saint-Maurice, Ed. de l'Oeuvre Saint-Augustin [1951]. 50p. 17.5cm.
- *** *Lettres de Pier Giorgio Frassati* présentées par sa sœur Luciana. Introduction du P. V. Marmoulin. Préface de Don Louis Sturzo. Toulouse, Apostolat de la Prière [1951]. 231p. h.-t. 23cm.
- PRIM (Abbé J.), *Chants des fidèles*, Paris, Procure générale du clergé. s.d. 189p. 14.5cm.
- RAHNER (K.) et NIEL (H.), s.j., *La prière de l'homme moderne*. Paris, Spes [1950]. 187p. 19cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).
- RENAUD (D.), *Linette et Linotte, sœurs jumelles*. Illustrations d'Edith Follet. Paris, Ed. Gautier-Languereau, 1949. 128p. ill. 21.5cm. (Coll. *Bibliothèque de Suzette*).
- RIGAUX (M.), s.j., *Echos du silence*. Pour la réflexion chrétienne. [Paris] Bonne Presse [1951]. 202p. 18.5cm.
- TERRAZ (R.P. D.), *Ma vie est une messe*. Retraite à des religieux. [Paris] Bonne Presse [1951]. 260p. 18.5cm. (Coll. *Pastor Bonus*, no 7).
- TRAMOND (Renée).
Les aventures d'Arlette au fil du Niger. Illustrations de François Jacques-Bertier. Paris, Ed. Gautier-Languereau, 1950. 128p. ill. 21.5cm. (Coll. *Bibliothèque de Suzette*).
- VALENTINO (H.), *Madame de Condorcet, ses amis et ses amours (1764-1822)*. Paris, Librairie Académique Perrin, 1950. 282p. h.-t. 18.5cm.
- ZUNDEL (M.), *Notre-Dame de la Sagesse*. 2e édition revue et corrigée. Paris, Ed. du Cerf, 1950. 121p. 16.5cm.

N.B. — Seuls les livres dont les prix sont indiqués dans les références sont en vente à notre librairie.

BIBLIOTHECA

Section de l'Association Canadienne
des Bibliothécaires de Langue française

**Siège social : Université de Montréal, Bibliothèque,
2900, boul. Mont-Royal, Montréal**

Membres du Conseil: Président: M. Joseph **Brunet**; vice-président: M. Raymond **Tanghe**; secrétaire: Mlle Juliette **Chabet**; trésorier: M. Irénée **Sauvé**, p.s.s.; conseillers: le R. P. Paul-A. **Martin**, c.s.c., le R. P. Fernand **Guilbault**, c.s.v., le R. P. Adrien **Bergeron**, s.s.s., M. J.-C. **Bonenfant**, Mlle **Claire Audet**. Ont aussi voix consultative au Conseil: M. Benoît **Baril**, Mlle Marie-Claire **Daveluy**, le R. P. G. **Houle**, s.j., le R. P. P. **Trudeau**, c.s.v.

A travers le monde des bibliothèques

I. — Une section de l'A.C.B.F. à Sherbrooke

Pour répondre aux vœux adoptés lors du premier Congrès de l'A.C.B.F., une section de l'Association vient de se fonder à Sherbrooke. Le président en est M. l'abbé Wilfrid Côté, bibliothécaire de l'archevêché.

La nouvelle section a comme but de grouper tous les bibliothécaires de la région et de les aider dans leur travail. Elle veut aussi les inviter à entrer dans l'Association et à participer à nos congrès. M. l'abbé Côté a également l'intention d'organiser des carrefours régionaux. Son zèle pour la cause des bibliothèques est connu de tous, aussi est-il permis de prévoir que la section de Sherbrooke aura une activité éminemment bienfaisante.

II. — La bibliothèque de Sullivan

La bibliothèque paroissiale de Sullivan, Val d'Or, Abitibi, P.Q. est actuellement en voie de formation. Monsieur le curé Quenneville et les paroissiens de cet endroit recevraient avec reconnaissance tous les volumes convenables dont on pourrait disposer en faveur d'un groupe qui réclame de la lecture.

III. — La bibliothèque de Mount St Vincent

La bibliothèque du Collège de Mount St. Vincent près d'Halifax, N.-E., a été incendiée et détruite complètement, le 31 janvier dernier. Cette bibliothèque de plus de 60,000 volumes comptait des livres français. La bibliothécaire, Sister Francis de Sales, des Sœurs de la Charité, recevrait avec plaisir tous les livres et publications susceptibles d'être utilisés dans une bibliothèque de collège.

Nous sommes heureux de publier ici une lettre qu'une des membres de l'A.C.B.F., Mlle Claire Godbout de Trois-Rivières, a reçue à ce propos de la secrétaire de l'A.C.B., Mlle Elizabeth Morton à qui Sr. Francis de Sales a exposé ses besoins en ce qui concerne les livres français.

« Dear Miss Godbout,

I have been in correspondence with Sister Francis de Sales regarding the need for French books in the library of Mount St. Vincent College. Sister Francis points out that the library of the College has already received a great quantity of high

school texts and many copies of "Mon Oncle et Mon Curé". She writes as follows: "What we would be very glad to have are the 17th Century Writers, Racine, etc. The Romantic Poets of the 19th and early 20th Centuries. The works of Vigny, Musset, Bloy, Maritain, etc. Of course we would dearly love to have the PETIT DE JULLEVILLE, CLAVET'S literature and that of BEDIER AND HAZARD. All of these we had. The head of our French department is a graduate of the University of Toronto and will get her Doctorate at Laval this summer. She is French, the perfect bilingual, and for years spent all

her summers with relatives in France. She had built up a very good collection, especially in the history of French literature and in modern French works."

You will be pleased to hear that both Sister Francis de Sales and Sister Francis Dolores expect to be at the Toronto Conference.

With best wishes,

Sincerely yours,

Elizabeth H. Morton

P.S. — Les livres devront être envoyés au Mount St. Vincent College, Halifax, N.E.

Pour un système cohérent de bibliothèques au Canada français

(Suite)

VIII. — *Bibliothèques provinciales*

La Bibliothèque Saint-Sulpice fournit un bon exemple de ce que l'on attendrait des bibliothèques provinciales ; elles contiendraient surtout des ouvrages d'érudition, des collections de revues, des instruments de travail et seraient des centres d'études et de recherches. Assumant ce rôle, elles soulageraient les bibliothèques municipales du soin de constituer des collections et d'organiser des salles de lecture visant aux mêmes fins ; elles pourraient employer un personnel tout à fait qualifié pour le service des références. Bibliothèques de consultation, elles ne prêteraient pas les volumes au public et, pour cette raison, ne feraient pas double emploi avec les bibliothèques municipales organisées dans les mêmes villes.

Elles rendraient aux autres bibliothèques plusieurs services bien définis : a) prêts interbibliothèques ; b) la garde des livres inutilisés ; c) les échanges de duplicata.

a) Les prêts interbibliothèques sont déjà bien connus et largement utilisés ; ils pourraient l'être davantage s'il existait un service organisé comme celui de la Suisse où les demandes sont envoyées au centre de Berne qui les réfère à la bibliothèque appropriée — connue grâce au catalogue collectif — et située le plus près de l'endroit où se trouve l'emprunteur. D'après notre plan, les demandes iraient au Service des Bibliothèques qui ferait le nécessaire.

b) Le poids mort des ouvrages périmés ou qui ont cessé d'intéresser le public, grève lourdement les bibliothèques et nuit bien souvent à leur expansion ; ceci s'avère davantage pour les petites bibliothèques. Si, dans notre province, on faisait un inventaire sérieux des volumes qui entrent dans cette catégorie, on verrait jusqu'à quel point la superfétation existe. Pour remédier à cette situation, citons l'exemple suivant : entre Boston et Cambridge (Mass.), on a construit un immeuble pour recevoir l'excédent inactif des bibliothèques de l'Université Harvard, Boston Public Library, Massachusetts Institute of Technology, et d'autres ; les volumes qui y sont déposés se trouvent rangés par cote et groupés suivant la bibliothèque à laquelle ils appartiennent qui peut les reprendre sur demande ; un personnel très réduit assure la surveillance et la mise en place de ces collections. Les frais d'exploitation de cet immeuble : loyer, taxes, chauffage, salaires, se répartissent en fonction de la surface occupée et réservée par chaque bibliothèque. On constate que ce sont souvent les mêmes « rossignols » que les bibliothécaires mettent en cage.

Il importe sans doute de pouvoir trouver quelque part tout livre ou document susceptible d'être un jour utilisé, mais il ne semble pas nécessaire que chaque bibliothèque s'astreigne à cette mise en réserve, surtout quand l'éventualité d'un besoin futur est par trop incertaine. Chaque fois qu'un bibliothécaire se voit dans l'alternative de garder un volume ou de s'en défaire, il doit se livrer à une série de conjectures et sa décision, quelle qu'elle soit, ne le satisfait jamais. S'il s'en départit, il recouvrerait sa tranquillité d'esprit en pensant que, si le besoin se présente, il pourra trouver ce livre dans une autre bibliothèque. La solution adoptée à Boston n'a pas un effet radical : d'une part, on peut prévoir qu'il arrivera un jour où cet immeuble sera rempli et il faudra l'agrandir ; en second lieu, on y conserve l'excédent des excédents, c'est-à-dire que les mêmes rossignols s'y trouvent en plusieurs exemplaires ; enfin, ce dépôt reste onéreux.

Cette initiative témoigne toutefois que la solution se trouve dans la coopération entre les bibliothèques. Coopération assez difficile à établir car quelle institution autonome accepterait les rebuts d'une autre bibliothèque à charge de les lui prêter éventuellement ? En outre, certains bibliothécaires, prenant à la lettre le titre de « conservateur », ne consentent guère à se départir de volumes ; ils subissent l'emprise du nombre, véritable fétichisme, qui confère aux bibliothèques un prestige d'autant plus grand qu'elles possèdent plus de volumes. Pourtant, l'engorgement, la sclérose, paralysent bien plus de bibliothèques que l'anémie. Voilà un fait qu'il faut reconnaître à une époque où la publication de livres et de revues s'accroît d'année en année.

Ne pourrait-on pas assigner aux bibliothèques provinciales la mission de recueillir le trop-plein de certaines bibliothèques ?

Il ne s'agit pas d'en faire des dépotoirs ou des refuges à rossignols ; lorsqu'un ouvrage, d'une utilité douteuse se trouve déjà dans les quatre ou cinq bibliothèques provinciales, on pourra alors disposer au mieux de tout nouvel exemplaire reçu du même ouvrage.

Dans le même ordre d'idées, les bibliothèques provinciales pourraient assumer la garde de collections de journaux et documents publics encombrantes et peu consultées, quitte à en faire des microfilms après quelques années, pour ne pas s'encombrer elles-mêmes.

c) Ces mêmes bibliothèques provinciales pourraient favoriser les échanges de duplicata entre les bibliothèques ; elles constitueraient des « chambres de compensations » ou « bourses des livres » où viendraient s'inscrire les offres et les demandes. Le personnel chargé de ce service acquerrait l'expérience qui permet d'estimer la valeur d'échange d'un volume en fonction de sa rareté, de son prix courant, de son état physique ou de son intérêt historique ; agissant comme arbitre dans ces échanges, ce personnel éviterait bien des casse-tête et des inquiétudes aux échangistes.

En résumé, les bibliothèques provinciales ont une double fonction : servir le public en gardant pour lui les collections de travail et d'études ; servir les autres bibliothèques en stimulant la coopération et en réglant l'épineux problème des excédents inactifs.

IX. — *La Centrale*

La Centrale est l'organisme le plus important du système que nous proposons ; elle agira comme le cœur, en envoyant dans les parties les plus reculées de la province des volumes bien choisis, en bon ordre et sans cesse renouvelés. Au lieu que cent ou deux cents bibliothécaires fassent, chacun de leur côté, la lecture des catalogues d'éditeurs, l'analyse des recensions de volumes, la sélection des titres, l'achat et l'importation parfois, la reliure, le catalogue, toutes ces opérations se feraient par un groupe de spécialistes bien entraînés, qui auraient des relations avec les fournisseurs et obtiendraient d'eux les conditions les plus avantageuses. De cette manière, on réduirait considérablement les dépenses.

La Centrale possédera donc tous les rouages d'une grande bibliothèque, mais au lieu de servir des emprunteurs individuels, elle aura pour clients des bibliothèques paroissiales ou municipales adhérant au système et à qui elle fera parvenir des « collections ambulantes ». Voici l'ordre des fonctions pour lesquelles il y aurait lieu de prévoir un personnel qualifié :

Choix des titres et rédaction des commandes ;

Comptabilité ;
Réception et contrôle des livraisons ;
Reliure et identification des volumes ;
Catalogue et classement ;
Publication des listes de nouvelles acquisitions ;
Préparation des listes de collections ambulantes ;
Réception et contrôle des collections à leur retour ;
Emballeurs et expéditionnaires ;
Secrétariat.

La plupart de ces opérations ne nécessitent pas d'explications. Il convient cependant, en raison de la nature spéciale des services que la Centrale doit rendre, de parler brièvement du choix des volumes, de la préparation des collections ambulantes et de faire un parallèle entre ces dernières et les bibliobus.

X. — *Choix des ouvrages*

La fonction la plus délicate de la Centrale est de choisir les ouvrages qui conviennent. Procédant par élimination, on pourra omettre :

- a) les ouvrages traitant de sciences pures ;
- b) les ouvrages de sciences appliquées n'ayant pas un caractère de vulgarisation ;
- c) les ouvrages hautement spécialisés en Histoire, en Philosophie, en Théologie ;
- d) les ouvrages de référence, dictionnaires, encyclopédies, atlas, annuaires, documents publics, qui ne sortent généralement pas des bibliothèques ;
- e) les ouvrages tendancieux visant à susciter l'animosité entre les citoyens ;
- f) les ouvrages à l'Index ou immoraux ; les guides autorisés qui donnent la cote morale des volumes serviront de guides.

Les volumes des trois premières catégories se trouveraient avec avantage dans les bibliothèques provinciales qui pourraient les prêter sur demande spéciale ; ceux de la quatrième catégorie devraient graduellement former la collection permanente de chaque bibliothèque. L'exclusion des catégories c) et f) se passe de commentaires.

Dans les genres qui restent, le choix est vaste, d'autant plus qu'une bonne partie de la population peut lire l'anglais, ce qui permet d'inclure un certain nombre d'ouvrages publiés en cette langue.

Ceux à qui incombera le choix des livres devront se mettre en garde contre deux tendances opposées : 1) l'influence indue de la publicité, l'engouement pour les *best sellers*, les romans à

la mode, la vogue soudaine d'un auteur, car tout cela peut n'être qu'un feu de paille et restera probablement ignoré des clients des bibliothèques rurales ; 2) l'attraction personnelle vers un sujet familier ou vers une manière originale, voire révolutionnaire, d'exprimer certaines choses, œuvres ésotériques ou littérature d'avant-garde susceptibles de rebuter un lecteur non-initié.

Par le choix des volumes qu'elles offrent à leurs clients, les bibliothèques doivent tendre à élever le niveau moral, intellectuel et culturel de leurs abonnés ; toutefois, on ferait fausse route en manifestant une sévérité excessive et en cherchant à éliminer d'emblée les lectures de détente, les romans populaires, sous prétexte de n'offrir que des ouvrages sérieux, propres à instruire ou à édifier. Qu'on le veuille ou non, l'esprit humain est séduit par la facilité, or, il importe, surtout au départ, de faire prendre l'habitude de lire et d'attirer vers la bibliothèque le plus de lecteurs possible. Graduellement, cependant, on modifiera la composition des collections dans le sens d'une hausse du niveau littéraire ; pour cela il faut du doigté dans le choix des livres et il faut aussi la collaboration des bibliothécaires qui devront inciter leurs clients à tenter l'expérience de lectures plus enrichissantes.

XI. — *Catalogage*

Il nous paraît inutile d'accorder une attention trop méticuleuse au catalogage des volumes appartenant à la Centrale. On sait ce qu'il en coûte aux grandes bibliothèques pour accomplir les opérations complexes mais nécessaires d'un catalogage méthodique. Nous croyons devoir éviter ces dépenses de temps et d'argent dans le cas des collections ambulantes parce que, dans notre esprit, la clientèle des bibliothèques qui recevront ces collections aura accès aux volumes, or, pouvoir feuilleter un volume dispense du catalogage méthodique.

Nous suggérons donc, pour les ouvrages des collections ambulantes, une classification sommaire basée sur les groupes indiqués dans notre formule d'inventaire. Un numéro d'ordre d'accession identifiera le volume dans le catalogue de la centrale et dans les listes des nouvelles acquisitions. Pour maintenir le plus longtemps possible ces numéros dans les petits nombres, on reprendra l'énumération à partir de 1 dans chaque classe ; ce système aura en outre pour avantage de faire connaître instantanément la composition qualitative et quantitative de l'ensemble des collections.

Convient-il d'avoir des fichiers dans les bibliothèques paroissiales ? La question vaut d'être posée ici. Pour des raisons d'économie de temps et d'argent, nous estimons que seules les bibliothèques bien achalandées peuvent requérir un catalogue sur fiches des volumes acquis par la Centrale, en y ajoutant les titres

des ouvrages formant leur collection permanente. Ces bibliothèques auraient avantage à utiliser les fiches publiées sous les auspices de l'Association canadienne des Bibliothécaires de Langue française. Pour les bibliothèques qui commencent, il faudra étudier chaque cas ; si elles se trouvent dans des quartiers populeux et que l'on peut prévoir qu'elles auront beaucoup de clients dans un avenir assez rapproché, il ne faut pas craindre de faire immédiatement la dépense d'un catalogue sur fiches, surtout s'il est possible d'avoir le personnel voulu pour faire la mise en place. Quant aux bibliothèques qui ne peuvent prévoir d'avoir jamais une clientèle nombreuse, il vaut mieux qu'elles utilisent les listes de nouvelles acquisitions publiées par la Centrale, listes qui feront l'objet de refontes périodiques. Par contre, on fera un catalogue complet, avec références, vedettes, etc., pour les collections logées dans les bibliothèques provinciales ; celles-ci organiseront entre elles un catalogue collectif, de façon à pouvoir plus facilement s'entraider.

XII. — *Les Collections ambulantes*

L'essentiel du système que nous préconisons est de pourvoir au renouvellement constant du choix de volumes offert au public qui n'a pas accès aux grandes bibliothèques. Problème fondamental qui enraye bien des initiatives dans les collectivités de faible importance ou de moyens financiers limités. Nous voulons permettre à toute bibliothèque d'encourager ses clients à lire davantage ; aucune n'y peut parvenir avec une collection stagnante et restreinte.

La collection ambulante comprendra cent, cent cinquante ou deux cents volumes dont l'assortiment pourra se baser sur la fiche d'inventaire dont nous avons parlé. C'est, essentiellement, un envoi d'office destiné avant tout à faciliter le démarrage des nouvelles bibliothèques et à fournir des aliments de lecture sans cesse renouvelés.

La durée du prêt d'une collection est d'un mois. Une bibliothèque bien achalandée peut demander le prêt simultané de deux ou trois collections ; il appartient au Service des Bibliothèques d'examiner si une telle demande se justifie et d'y donner satisfaction s'il y a lieu.

Les clients des bibliothèques pourront garder au maximum trois semaines les livres prêtés. La différence entre les deux laps de temps permettra la remise en ordre des collections à retourner et la mise en place de la nouvelle collection reçue. Dans l'intervalle, les clients pourront utiliser la collection permanente des bibliothèques et celles-ci auront intérêt, par conséquent, à ne pas la négliger.

Disons, dès maintenant, qu'il importe d'habituer les clients d'une bibliothèque à la régularité du retour des volumes em-

pruntés. Cette discipline réduira considérablement le travail des bibliothécaires dans les paroisses et à la Centrale, ainsi que les frais de fonctionnement du système.

La brièveté du séjour des collections ambulantes dans chaque bibliothèque aura un effet psychologique sur les clients ; sachant que les volumes doivent repartir et qu'ils n'ont que trois semaines pour les lire, ils voudront profiter de l'occasion qui leur est offerte, surtout si on la leur rappelle de temps à autre à l'école ou au prône.

Ces collections ambulantes voyageront dans des coffres solides, de format commode pour en faciliter la manipulation ; ils seront fermés à l'aide de serrures dont chaque bibliothécaire adhérent au système aura la clé. On veillera à ce qu'il y ait le moins de jeu possible entre les volumes, pour éviter qu'ils se détériorent par le frottement.

Pour le transport de ces caisses de livres vers les bibliothèques rurales, nous suggérons que le Gouvernement provincial obtienne la collaboration gratuite des compagnies de messageries, d'autobus, de camionnage, en retour des privilèges qu'elles ont d'utiliser les routes et services connexes de la province. Cette proposition pourra surprendre, à une époque et en un régime où le gouvernement se voit appelé à accorder des faveurs plutôt qu'il n'en sollicite ; pourtant, à y bien réfléchir, on conviendra qu'il est plus simple de demander une aide en nature plutôt que d'imposer une taxe destinée à payer cette aide. D'ailleurs, le service demandé ne serait pas très onéreux pour les compagnies de transport qui trouveraient le moyen de se faire de la publicité dans les territoires qu'elles desservent et qui s'attireraient ainsi les bonnes grâces des populations.

Quand une bibliothèque ne se trouve pas sur la route suivie par les camions ou les autobus, la paroisse pourra désigner le consignataire le mieux placé sur le trajet : marchand général ou hôtelier, et le charger de recevoir les caisses de livres à l'aller et au retour ; les habitants assureront le transport de cet endroit au local de la bibliothèque.

Pour servir les bibliothèques des paroisses éloignées ou inaccessibles par automobile durant l'hiver, on utilisera, si possible, les services des compagnies de chemins de fer ; comme celles-ci relèvent du pouvoir fédéral, il paraît vain d'essayer d'obtenir d'elles la gratuité ou une réduction des taux pour le transport des caisses. Toutefois, plusieurs de ces centres dépendent de sociétés industrielles : fabriques de papier, entreprises minières, métallurgiques, industries chimiques ou textiles, qui ont intérêt à créer un climat favorable à la stabilité de la main-d'œuvre et qui, dans ce but, encourageraient la création et le développement d'une bibliothèque paroissiale et assumeraient les frais de transport des

caisses de livres. Dans les cas les moins favorisés, le Service des Bibliothèques devrait prendre charge de ces frais car plus un centre est isolé, plus la lecture peut manquer à ses habitants et plus il faut les aider en leur en fournissant avec le minimum de frais pour eux.

Quant au service des bibliothèques paroissiales dans les villes ou dans les agglomérations comportant plusieurs paroisses, il y aurait lieu d'utiliser un seul consignataire, ce pourrait être une bibliothèque importante affiliée au système, à qui chaque bibliothécaire s'adresserait pour prendre livraison des caisses ou en faire le retour ; ce consignataire ferait circuler les collections d'une paroisse à l'autre avant de les renvoyer à la Centrale.

Les collections ambulantes, telles que nous venons de les définir, ne permettraient pas de répondre à des demandes spéciales émanant de clients ayant des goûts ou des besoins de lecture bien précis, aussi faut-il compléter ce service par une très large extension des prêts interbibliothèques et nous avons exposé précédemment le rôle que devraient jouer à cet égard le Service des Bibliothèques et les Bibliothèques provinciales. Toutefois ces envois de volumes occasionnent des frais qui devraient incomber au Service des Bibliothèques ; celui-ci pourra se prévaloir du bénéfice de la loi postale qui accorde le franco de port aux colis contenant des volumes prêtés par une bibliothèque à qui ils sont renvoyés⁷.

XIII. — Collections ambulantes ou Bibliobus?

Dans de nombreux pays où existe un système centralisé de bibliothèques publiques, on a cherché à étendre le réseau de la circulation en allant au-devant du lecteur, en montant *sur roues* des rayons de bibliothèques. La publicité faite autour de cette initiative hardie, la faveur qu'elle a indiscutablement obtenue dans le public, nous incitent à examiner les avantages et les inconvénients du bibliobus comparé à la collection ambulante. Nous pouvons distinguer les points suivants sur lesquels doit porter notre examen : le facteur temps, les conditions climatiques, l'étendue du territoire et la densité de peuplement, la qualité du service rendu et le prix de revient *per capita* de ce service.

⁷ Il y aurait peut-être lieu de supprimer la petite « chinoiserie » qui oblige le réexpéditeur à utiliser pour le retour des volumes le même emballage qu'à l'aller. Chaque bibliothèque provinciale pourrait avoir des étiquettes de retour pré-adressées qu'elle encarterait dans les volumes prêtés ; cette étiquette attesterait la bonne foi des expéditeurs des colis ; d'ailleurs, le maître de poste peut toujours vérifier par *l'ex-libris* qu'il s'agit bien de livres appartenant à une bibliothèque.

1) *Facteur temps.* — Les volumes de la collection ambulante séjournant trois semaines dans chaque bibliothèque, les clients peuvent faire leur choix à loisir, emprunter *successivement* plusieurs volumes, suivant la rapidité avec laquelle ils lisent.

Avec le bibliobus, seuls les volumes prêtés sont immobilisés, tandis que dans la collection ambulante, même la mieux choisie, il y a toujours un certain nombre de titres qui ne trouvent pas preneurs, alors qu'ils pourraient servir ailleurs. Par contre, le bibliobus ne faisant qu'un arrêt assez bref à chaque endroit, les clients devront se dépêcher d'emprunter *simultanément* plusieurs volumes pour s'assurer de la lecture jusqu'au prochain passage du bibliobus.

Le passage du bibliobus ne coïncide ni toujours, ni partout aux heures où les habitants peuvent le visiter pour choisir leurs volumes, alors qu'il est facile de déterminer les heures d'ouverture de la bibliothèque paroissiale pour convenir à presque tous les usagers.

2) *Conditions climatiques.* — On doit reconnaître que la circulation de bibliobus dans la plupart des régions rurales présentera des difficultés parfois insurmontables durant la mauvaise saison, précisément au moment où les habitants ont plus de loisirs pour lire. D'autre part, même si l'état des routes permettait aux bibliobus de circuler, on voit mal ce débit de livres en plein air par des températures sibériennes, pendant les giboulées printanières.

Sans doute les rigueurs du climat forceront-elles les paroisses à chauffer le local où se tiendra la bibliothèque, à l'entretenir propre, à déblayer la neige, mais ce sont là de minimes responsabilités que les autorités locales peuvent assumer.

3) *L'étendue du territoire et la densité du peuplement.* — Dans les campagnes, l'établissement des cultivateurs le long des *rangs* étendrait le trajet des bibliobus de façon disproportionnée aux services rendus ; si le bibliobus se contentait d'un seul arrêt au village, il faudrait qu'à ce moment-là les habitants quittassent leur ferme pour aller choisir leurs livres ; on peut douter qu'ils voient en cela un motif suffisant pour se déplacer. Or, les gens des campagnes, même lorsqu'ils vivent très loin de l'église, s'y rendent le dimanche et trouveraient ainsi l'occasion de fréquenter la bibliothèque paroissiale.

4) *La qualité des services rendus.* — Le bibliobus, parce qu'il va au-devant des lecteurs, excite leur curiosité, secoue leur apathie, exerce un rôle de pionnier dans les régions où la lecture n'est pas en faveur et où la population n'éprouve pas le besoin d'avoir de bibliothèques. Par contre l'influence des bibliothécaires qui l'accompagnent ne peut être que fugitive ; de plus l'emploi de

bibliobus n'encourage pas la fondation de bibliothèques ni la constitution de collections permanentes qu'il faudrait tendre à organiser dans chaque paroisse.

L'exiguité des bibliobus ne permet qu'à une ou deux personnes à la fois de regarder les collections contenues à l'intérieur ; les autres clients doivent attendre dehors, d'où hâte de ceux qui choisissent, bousculade, surtout lorsqu'il s'agit d'écoliers. Si on emploie un bibliobus dont un des pans se lève pour permettre un étalage, le mal est moindre, mais il faut à chaque arrêt refaire l'étalage et le risque d'infiltration de la poussière de la route est grand.

La composition de la collection emportée par un bibliobus varie à chaque arrêt et certaines collectivités se trouvent à un point tel de l'itinéraire qu'elles n'ont jamais le premier choix et que les titres les plus désirables sont déjà prêtés ; il faudra donc, à leur intention, reconstituer en partie la collection originale et remporter des volumes déjà lus par les collectivités plus favorisées. Au contraire, la collection ambulante forme un tout, les titres nouveaux sont accessibles à la fois à toute la collectivité qui la reçoit ; il est possible d'en varier la composition suivant les saisons, pour satisfaire par exemple, les besoins des estivants. On peut d'ailleurs prévoir qu'au bout d'un certain temps, la même collection ambulante revenant dans une paroisse pourra recevoir un bon accueil, car des générations nouvelles de lecteurs auront atteint l'âge où telles lectures qu'elles n'avaient pu faire précédemment pourront leur être accessibles.

Les bibliothécaires qui voyagent à bord des bibliobus peuvent avoir une meilleure formation, être plus compétents, acquérir une expérience professionnelle, que l'on ne peut espérer des bibliothécaires bénévoles ou improvisés qui dirigeront les bibliothèques paroissiales. Par contre, comme nous l'avons noté, leur contact avec les populations seront forcément très brefs et leur influence limitée. Pour remédier à l'inexpérience des bibliothécaires des paroisses, nous suggérons la formation d'un corps de bibliothécaires entraînés dont la mission serait d'aider à la création et au fonctionnement des bibliothèques paroissiales ; ces bibliothécaires itinérants expliqueraient les avantages et le fonctionnement d'une bibliothèque paroissiale et, par des contacts prolongés avec la clientèle, s'informerait des goûts et des besoins locaux.

5) *Le prix de revient, PER CAPITA, du service.* — Les frais de fonctionnement d'un service de bibliobus dépassent beaucoup ceux du service des collections ambulantes ; une simple énumération des premiers en convaincra : dépréciation rapide du véhicule et réparations inévitables ; en dépit des précautions, les volumes, plus exposés à la poussière, ballottés par les cahots de la route, s'abîment plus vite que lorsqu'ils voyagent bien emballés

dans des caisses spécialement construites à cette fin ; les salaires et frais de voyage des chauffeurs, des bibliothécaires qui accompagnent les collections ; le prix de l'essence, de l'huile, des pneus ; les assurances.

Nous pouvons conclure de cet exposé que, à tous les points de vue, le système de la collection ambulante l'emporte dans notre région sur l'emploi de bibliobus. Il convient d'ajouter que, dans la province de Québec, plusieurs institutions ont déjà fait l'essai de « caisses de livres » pour alimenter en lectures des collectivités moins favorisées ; ces expériences ont donné des résultats satisfaisants, mais elles sont onéreuses parce qu'elles manquent d'une organisation systématique, celle précisément que nous préconisons⁸.

(A suivre)

Raymond TANGHE

⁸ Ne connaissant pas toutes les institutions qui ont ainsi joué, à leurs propres dépens, le rôle de Bon Samaritain, nous préférons n'en désigner aucun, de peur de commettre par omission une injustice regrettable.

----- NOUVEAUTÉS -----

*** — Je choisis mes auteurs	\$3.50
TAGORE — Le jardinier d'amour	\$1.50
HOLSTEIN — Culture	\$1.60
DU JEU — C'est décidé, nous nous marions	\$0.40
GUITTON — Le travail intellectuel	\$1.60
DESMARAIS — Le cœur et ses trésors	\$0.25
RIMAUD — Éducation, direction de la croissance	\$2.00
SAINT-LAURENT — L'art de parler en public	\$1.15
CARNEGIE — Triomphez de vos soucis	\$1.75
GREEF — Un monde inconnu : nos enfants	\$1.75
SOUVENANCE — Initiation à l'amour conjugal (pr la fiancée)	\$1.50
*** — Discours de mariage	\$1.10
MAGNAN — Haïti, la perle noire	\$2.00
L'ARCHEVÊQUE-DUGUAY — Dans mon jardin	\$1.50
ASSELIN — J'ai tant aimé	\$1.50
*** — Dominique Savio (illustré)	\$0.40
*** — La Fille des marais	\$0.25

(Ajoutez 10% pour frais de poste.)

En vente à FIDES, 25 est, rue St-Jacques, MONTRÉAL - 1. PL. 8335

Nouveauté

Collection : « LA GRANDE AVENTURE »



AU PAYS DES GEANTS ET DES FEES

*Les plus beaux récits de folklore canadien
racontés de façon fort agréable par*

MARIE-ROSE TURCOT

112 pages, 11 illustrations : \$1.00

Dans la même collection :

« La vie gracieuse de Catherine Tekakwitha »

J. Lavergne, 155 p.: \$1.00

« Franceline » M.-A. Grégoire-Coupal, 120 p.: \$1.00

« La sorcière de l'îlot noir »

M.-A. Grégoire-Coupal, 112 p.: \$1.00

« Prisonniers des Cavernes », Guy Boulizon, 143 p.: \$1.00

« Cœurs d'enfants » E. Goyette, c.s.c., 133 p.: \$1.00

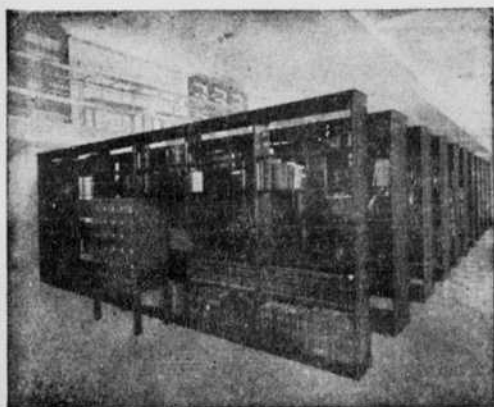
« Le cheval d'or » Odette Oligny, 135 p.: \$1.00

(Ajoutez 10% pour la poste)

FIDES

25 est, rue St-Jacques

MONTREAL - PL. 8335



Bibliothèques en acier

Lorsque l'acier sera encore disponible, il nous fera plaisir de coter sur vos besoins.

Electrical Mfg. Co. Ltd.

CLAUDE ROUSSEAU, Prés.

Montmagny, Qué.



L'École de Bibliothécaires de l'Université de Montréal

donne cette année une session de

COURS D'ETE À SHERBROOKE

durant les semaines des 9, 16 et 23 juillet

Une autre session de trois semaines sera donnée à l'été 1952. Les élèves qui suivront ces deux sessions d'études pourront obtenir le *diplôme de bibliothéconomie et de bibliographie* tel que décerné aux personnes qui suivent les cours du samedi à la Bibliothèque municipale de Montréal.

Bibliothèque municipale de Montréal.

Pour renseignements :

Secrétariat de
l'École de Bibliothécaires
Immeubles Fides
25 est, rue Saint-Jacques,
MONTREAL

Association des bibliothécaires
de langue française
Section de Sherbrooke
a/s M. l'abbé Wilfrid Côté,
Archevêché, Sherbrooke

3 classiques canadiens

par Mgr Félix-A. Savard

L'ABATIS

« Les divers morceaux qui composent cet ouvrage et qui sont l'œuvre d'un artiste, d'un poète, d'un patriote, constituent l'hymne le plus émouvant que l'on ait jamais composé à la gloire de la terre française du Québec... » (Maurice Lebel)

176 pages : \$1.50 (par la poste : \$1.65)

MENAUD Maître-Draveur

« Oeuvre unique dans notre littérature, tellement qu'il semble vain de rappeler qu'elle fut couronnée par l'Académie française, obtint le prix de la province de Québec et la médaille Lorne Pierce de la Société Royale du Canada. »

153 pages : \$1.25 (par la poste : \$1.35)

LA MINUTE

« Ce qui fait avant tout la valeur de *La Minute*, c'est sa perfection de forme, la délicatesse de sentiments, la densité spirituelle des âmes de chez nous, un style exceptionnel, surtout une poésie authentique, forte, toujours fraîche et originale, animée du rythme le plus pur ! » (*Culture*, Romain Légaré)

177 pages : \$1.50 (par la poste : \$1.65)

FIDES - 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1. - PL. 8335

